LE

COMPLOT DE FAMILLE,

COMÉDIE.

ingre qu'il est, qu'il
n homme qui, dans
tre nous avec l'Autri-
de pays de plus vers
je vous prie, à ce qui
t joint cent cinquante
reine de Hongrie il y

anquer à vos engage-
vous ne gagneriez rien
s Autrichiens doivent

Mes respects, je vous prie, à Abraham Chaumeix, si vous le voyez chez M. Joly de Fleury.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

1738. — A M. PALISSOT.

Aux Délices, 23 juin.

Vous me faites enrager, monsieur; j'avais résolu de rire de tout dans mes douces retraites, et vous me contristez. Vous m'accablez de politesses, d'éloges, d'amitiés; mais vous me faites rougir, quand vous imprimez que je suis supérieur à ceux que vous atta-

LE COMPLOT DE FAMILLE,

OU

LE TEMPS PASSÉ,

COMÉDIE

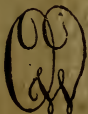
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. ALEX. DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 12 MAI 1829.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

1829.

De tous les fâcheux événemens qui troublent la vie d'un auteur dramatique, il n'en est point qui l'affecte plus sensiblement qu'une interruption inopinée dans le cours des représentations d'une pièce qu'après une longue attente, des démarches et des tribulations sans nombre, il était parvenu à produire au grand jour de la scène. En vain le public aura favorablement accueilli la pièce; en vain les journaux en auront proclamé le succès; il faudra qu'il renonce à ces jouissances si douces de l'amour-propre, dont il n'a savouré que l'avant-goût, et qui devaient être la récompense de son pénible travail et de tant de soucis!

Voilà précisément ce qui m'est arrivé.

Content de l'accueil que le tribunal suprême des auteurs, le public, avait fait à ma comédie du *Complot de famille*, je me disposais à partir, à aller chercher dans les eaux thermales d'un pays voisin quelque soulagement à de longues souffrances; je me reposais de l'existence à venir de ma pièce sur le zèle des acteurs qui l'ont

jouée avec un ensemble parfait; j'espérais que plus elle serait entendue, plus elle gagnerait dans l'opinion; je me flattais, enfin, (était-ce une chimère, une illusion de mon esprit?) qu'elle contribuerait à ramener le goût du public vers cette simplicité d'action et de moyens dramatiques, dont quelques auteurs s'éloignent trop aujourd'hui... Mais ma comédie n'est plus sur le répertoire; les représentations en ont été renvoyées à une époque indéterminée [1].

Dans cet état de choses, je me suis décidé à la livrer à l'impression, telle qu'elle a été représentée. Si l'on prend la peine de la comparer à la pièce que l'on trouve sous le même titre dans mes *OEuvres complètes*, on y pourra remarquer des changemens et quelques suppressions. Je n'ai pas besoin de dire pourquoi et par quels ordres je me suis vu obligé de faire et les uns et les autres. Mais ces changemens, ces suppressions ne sont pas en très grand nombre; et je me félicite de ce qu'on n'en a pas exigé davantage.

Peut-être je devrais clouer en tête de cette pièce, une préface qui servirait de pendant à

[1] Je dois dire ici que l'interruption dans le cours des représentations de ma pièce, n'a eu pour cause que la maladie de M. Michelot, qui jouait avec beaucoup de talent le premier rôle. Cette maladie le force de suspendre ses travaux, sinon ses études, pour un temps peut-être assez long.

celle qui précède ma petite comédie de *Charles II*. Dans l'ancienne préface, en traçant un tableau de l'Art dramatique en France, je tâchais de démontrer l'absurdité des doctrines de nos jeunes novateurs; dans la nouvelle, j'aurais pu combattre encore par d'autres argumens, et avec les armes que me fournit une longue expérience, l'extravagante école que l'on tente d'établir parmi nous. Cette polémique m'aurait naturellement conduit à indiquer les nombreux *plagiats* que commettent journellement ces prétendus auteurs dramatiques, ces *entrepreneurs* de drames monstrueux, si rapidement construits de matériaux d'emprunt. Mais je me vois obligé d'ajourner ce travail.

A mon retour du voyage que le mauvais état de ma santé me force d'entreprendre, j'oserai rentrer en lice, défendre encore contre des théories insensées les sages principes de la raison et du goût. Si je ne réussis point à arrêter les progrès de la barbarie, j'aurai du moins signalé les véritables causes de la décadence de l'art dramatique.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES
	MM.	MM.
LE COMTE DE GRANDVAL.	Michelot.	
LE DUC DE GRANDVAL, neveu du comte.	Firmin.	
LE BARON DE FIERVILLE, gendre du comte.	Grandville.	
DURAND, intendant du comte.	Samson.	
	Mmes	Mmes
LA MARQUISE DE GRANDVAL, bru du comte.	Mante.	
MADAME DORMON, se croyant inconnue, également bru du comte.	Dupuis.	
ÉDOUARD, fils de madame Dormon, âgé de 12 ans.	Despréaux.	
UN DOMESTIQUE du comte.		

La scène est dans le château du comte de Grandval, situé dans une province éloignée de Paris.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137

LE COMPLOT
DE FAMILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Selon l'usage, les personnages se placeront sur le théâtre dans l'ordre où ils se trouvent rangés sur la pièce.

MADAME DORMON, DURAND.

MADAME DORMON.

Vous arrivez, Durand, on vient de me l'apprendre :
A son château le comte est loin de vous attendre ;
Il me disait hier que des recouvremens
Vous tiendraient à Paris encor pour quelque temps.

DURAND.

Je viens pour lui parler de sa noble famille.

MADAME DORMON.

Vous allez l'affliger ; car de sa belle-fille
Vous savez, mon ami, qu'il n'est pas très-épris.

DURAND.

S'il pensait autrement, j'en serais bien surpris.

Plus envers ses enfans il se montre bon père,
Et plus tous ces messieurs excitent ma colère.
Il ne les voit jamais, et si l'un d'eux écrit,
C'est que chez nos banquiers il n'a plus de crédit;
Et qu'il faut de l'argent lorsque l'on a des vices.

MADAME DORMON.

Un père avec plaisir fait de tels sacrifices :
Et lui, pour ses enfans toujours si généreux,
Croit encore au bonheur lorsqu'il les sait heureux.

DURAND.

Dites que son bonheur tient à votre présence,
A votre aimable fils, à sa joyeuse enfance.

MADAME DORMON.

Oui, le comte a pour nous la plus tendre amitié;
Dans ses rians projets il nous met de moitié.

Timidement.

Quel danger verriez-vous maintenant à l'instruire
Du motif qui vers lui vous a fait me conduire?
De grâce! déclarez que cet aimable enfant,
Auquel il a voué l'amour le plus touchant,
Est le fils de son fils.

DURAND.

Par la morbleu! j'enrage!...

A part.

Feignons de nous fâcher, pour détourner l'orage.

Haut.

Ne vous ai-je pas dit, mille fois répété,
Qu'il ne faut pas heurter un esprit irrité?
Je sais qu'à vos désirs l'instant est favorable;
Mais d'un secret hymen l'acte est toujours cassable.
Son fils était mineur quand son cœur vous choisit;
Et c'est à l'étranger que votre hymen se fit.
Tôt ou tard, j'en conviens, il faudra qu'il l'apprenne..

Mais qu'on me laisse agir. Doucement je l'amène
A ne pas trop blâmer ce lien inégal,
A reconnaître en vous la marquise Grandval.
A part.
Allons, je sais encor mentir avec adresse!

MADAME DORMON.

Non, le comte n'a point l'orgueilleuse faiblesse
Que vous lui supposez. Son fils avait raison :
Quand, prévoyant déjà l'orgueil de sa maison,
Sur mes droits contestés je lui montrais des craintes :
« De mon père, dit-il, ne crains pas les atteintes,
« Pour de vains préjugés son esprit est trop grand,
« Et ce n'est qu'aux vertus qu'il veut donner un rang.
« Ah! quand tu connaîtras cet homme vénérable,
« Poète, économiste, et philosophe aimable,
« Ami de d'Alembert et son disciple heureux,
« Pourras-tu craindre encor de voir rompre nos nœuds? »
Si mon époux vivait, je serais plus tranquille.
Heureuse d'habiter dans ce superbe asile,
De pouvoir admirer, dans l'aïeul de mon fils,
Les plus nobles talens aux vertus réunis;
De le voir, des hauteurs qu'embrasse la science,
Diriger d'Édouard la vive adolescence!
Je ne désire point un destin plus brillant;
Mais qu'on assure au moins l'état de mon enfant.

DURAND, *à part.*

Ses réponses, toujours, ont l'art de me confondre.
A ces vérités-là je ne sais que répondre...
Haut, d'un air embarrassé.
Pour différer encor j'ai certaine raison...
Croyez que je saurai saisir l'occasion!...
Au comte chaque jour vous devenez plus chère :
Vous méritez l'honneur d'avoir un tel beau-père.

Pour votre aimable fils n'ayez donc nul effroi;
Il sera reconnu, je vous l'atteste, moi.
Mais souvenez-vous bien que lorsque d'Angleterre
Vous vîntes, par mes soins, habiter cette terre,
Vous m'avez fait serment de ne point déclarer
Le nom dont votre époux se plut à vous parer;
De laisser dans mes mains l'acte de mariage,
Afin que quelque jour j'en pusse faire usage :
Le temps n'en est pas loin, et vous verrez bientôt
Que, pour votre bonheur, j'ai fait tout ce qu'il faut.

En montrant l'impatience de sortir.

Mais je dois, à Monsieur, parler d'une autre affaire;
Près de ses ouvriers je le joindrai, j'espère.

Il sort brusquement.

SCÈNE II.

MADAME DORMON, *seule.*

De me quitter Durand est toujours très-pressé;
Puis dans nos entretiens il semble embarrassé.
Je sais qu'il me chérit... Craint-il donc que son maître
Ne conteste mes droits, loin de les reconnaître?
Je ne puis le penser, quand je vois, chaque jour,
Le comte me prouver un paternel amour;
Et je croirais plutôt, dès qu'il me traite en père,
Qu'il connaît le destin du fils et de la mère.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, MADAME DORMON.

ÉDOUARD, *arrivant avec les instrumens nécessaires à la levée d'un plan.*

Quoi! mon ami n'est pas encor dans ce salon?
Oh! je le gronderai!... Moi, j'ai pris ma leçon

D'anglais et de latin... J'aurais pu mieux la prendre,
Si j'avais su plus tôt qu'il dût se faire attendre.

MADAME DORMON.

Mais où donc allez-vous avec ces instrumens?

ÉDOUARD.

De tous les environs je vais faire les plans.
Pour lever un terrain j'avais la théorie;
Car, maman, je sais bien ma trigonométrie:
Graphomètre, sextant, cercle répétiteur...
Je connais tout cela!...

MADAME DORMON, *en riant.*

C'est un petit docteur!

ÉDOUARD.

Mais ce n'est pas assez; il faut l'apprentissage
De tous ces instrumens, dont je n'ai pas l'usage;
Et mon bien bon ami, pour hâter mes progrès,
M'a promis, ce matin, de guider mes essais.

MADAME DORMON.

Ah! que tu dois chérir cet homme respectable
Qui t'a fait de l'étude un passe-temps aimable!

ÉDOUARD.

Je l'aime comme un père.

MADAME DORMON.

Ainsi tu dois l'aimer.

ÉDOUARD.

Pour tout ce qui lui plaît il a su m'enflammer.
C'est avec lui, maman, que j'apprends notre histoire;
Ensemble nous jugeons ce que l'on en doit croire.
Beaucoup de nos héros ne sont pas de son goût:
Il en est quelques-uns qu'il n'aime pas du tout.
Henri-Quatre lui plaît, et de la *Henriade*
Il m'a fait le cadeau, comme à son camarade;
Et moi, pour lui prouver un cœur reconnaissant,

Je prétends, dès ce soir, lui réciter un chant.
Il débite les quatre premiers vers.
« Je chante ce héros qui régna sur la France
« Et par droit de conquête et par droit de naissance;
« Qui, par de longs malheurs, apprit à gouverner,
« Calma les factions, sut vaincre et pardonner. »
Les beaux vers! C'est qu'ils sont de monsieur de Voltaire!
Par un si grand talent qu'on est heureux de plaire!
J'ai su, par mon ami, qu'il était à Paris,
Et que tous les Français, de ses talens épris,
S'empressaient à l'envi de fêter ce grand homme
Digne des plus beaux temps de la Grèce et de Rome.

MADAME DORMON.

De ses travaux constans c'est le prix mérité :
A votre tour, mon fils, tâchez d'être cité.
Vous aurez d'un ami payé la complaisance.

ÉDOUARD.

Ah! s'il m'instruit souvent, quelquefois je l'instruis.
En riant.
De mes nombreux travaux il recueille les fruits.
Toujours il m'interroge, et je vois qu'il suppose
Qu'à son tour c'est de moi qu'il apprend quelque chose,
Quand je me souviens bien, malgré son air surpris,
Que tout ce que je sais de lui seul je l'appris.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, LE COMTE, MADAME DORMON.

LE COMTE, *à Édouard.*

On m'attend.

ÉDOUARD.

De gronder que j'aurais bien envie!
Je vais vous embrasser.

LE COMTE, *à madame Dormon.*

Bon jour, chère Émilie!

MADAME DORMON.

Votre santé, Monsieur?...

LE COMTE.

Moi, je me porte bien.
D'échapper aux docteurs j'ai trouvé le moyen :
Sobriété, travail et longue promenade...

ÉDOUARD.

La nôtre sera bonne.

LE COMTE.

Allons, mon camarade,
Nous commençons d'abord par les cours du château.

A madame Dormon.

J'ai, pour le rebâtir, un projet tout nouveau.
Vous, qui peignez si bien les sites romantiques,
Pressez-vous de saisir mes tourelles gothiques;
Si le séjour en est humide et très-malsain,
Leur aspect est charmant, placé dans un dessin.

ÉDOUARD.

Dépêche-toi, maman; car on va les abattre.

LE COMTE.

Il est vrai, je les mets à bas toutes les quatre.
Je ne puis sans frémir contempler ces donjons
Qui n'étaient, après tout, que de vastes prisons,
Où de plus d'un tyran la puissance usurpée
Fit périr l'innocent par le droit de l'épée.

MADAME DORMON.

Dans ce temps le plus fort avait toujours raison.

LE COMTE, *amèrement.*

C'était le bon vieux temps.

ÉDOUARD.

Qui n'était pas trop bon.

LE COMTE.

Allons, mon cher enfant, mettons-nous à l'ouvrage.

ÉDOUARD.

Je vais bien travailler! Je me sens un courage...

MADAME DORMON.

Mais à propos, Monsieur, avez-vous vu Durand?

LE COMTE.

Il serait de retour, notre cher intendant?
Je l'avais à Paris envoyé pour affaire :
Son arrivée ici me paraît singulière !

A Édouard.

D'abord, je dois le voir. — Toi, va toujours devant :
Sans moi trace ta base.

ÉDOUARD.

Oh! vous serez content.
Sachez que ce n'est pas en vain que je m'applique.

Il prend ses instrumens.

Je cours me distinguer dans l'art géodésique.

Il sort.

SCÈNE V.

LE COMTE, MADAME DORMON.

LE COMTE.

Quoi! Durand n'a pas dit?...

MADAME DORMON.

Non, il veut vous parler
De vos enfans, je crois.

LE COMTE.

Vous me faites trembler!
Est-ce quelque malheur? — Hélas! dans un voyage,
Mon fils aîné périt à la fleur de son âge;
Plus tard, mon second fils, toujours loin de mes yeux,
Nouvellement époux, rejoignit ses aïeux...

MADAME DORMON.

Ah! vous me rappelez une cruelle épreuve!

LE COMTE.

Pardonnez! j'oubliais qu'aussi vous êtes veuve.
Ma crainte est sans motif : Durand vous aurait dit
Quel était le sujet qui troublait son esprit?

MADAME DORMON.

Il en voulait, je crois, à toute la famille.

LE COMTE.

Sans doute il aura vu ma chère belle-fille ;
Mon gendre, ce baron cité comme un gourmand ;
Leur insigne folie et leur ton arrogant
Auront plus que suffi pour le mettre en colère.
Que l'on m'estime peu, moi, qui suis un beau-père,
Soit ; mais que la marquise apprenne à son cher fils
(Qu'elle appelle du nom de monsieur le marquis)

D'un ton piqué.

Que je suis son aïeul. — Si je veux l'en instruire,
Cet enfant m'écrira, pour peu qu'il sache écrire.
Mais peut-on concevoir qu'un noble rejeton
Que l'on sait héritier de mes biens, de mon nom,
Ne m'ait jamais été présenté par sa mère?

Après une pause.

Ah! ce cœur est blessé de plus d'une manière!...
Je ne vois point aussi mes fils les chevaliers,
Ni ma jeune baronne... Ils sont tous singuliers!
Qui pourrait empêcher mes jeunes capitaines
De visiter leur père et ses vastes domaines?
Tous deux pourraient venir quelques mois, tous les ans,
Voir le lieu qu'ils aimaient quand ils étaient enfans!...
Non, ils vont à Paris, son charme les entraîne,
Et pour ces jeunes fous le devoir est la gêne.
Je m'en suis consolé. — Pour calmer mes regrets,

J'ai mon jeune Édouard, ses travaux, ses progrès,
Et vos aimables soins, qui sont ceux d'une fille :
Avec tendresse.
Avec vous, je me crois au sein de ma famille.

MADAME DORMON.

Si vous saviez combien ce mot a de douceur!
Ah! près de vous aussi j'ai trouvé le bonheur.

LE COMTE.

Calmons-nous, chère amie, une émotion vive
Me fait souvent souffrir. Puis, de ce qui m'arrive
J'ai vraiment très-grand tort de m'affecter autant :
Je me laisse attendrir ainsi qu'un faible enfant.
Je ne réfléchis point que j'habite une terre,
Que, pour me voir, je donne un long trajet à faire....
Les pères sont aussi parfois trop exigeans;
Ils mettent en oubli qu'ils furent jeunes gens,
Et ne pardonnent pas des fautes excusables
Dont ils voudraient pouvoir se rendre encor coupables.

SCÈNE VI.

LE COMTE, DURAND, Mme DORMON.

DURAND.

Je vous trouve, à la fin!

LE COMTE.

Tu reviens de Paris?

DURAND.

Oui, Monsieur, tout exprès...

LE COMTE.

Sans m'en donner avis?

DURAND.

En avais-je le temps? — Mais procédons par ordre :
J'ai du jeune banquier réparé le désordre;
Tout s'est bien terminé. Ce qui m'a fait partir

Sans avoir eu le temps de vous en prévenir,
C'est notre jeune duc, le fils de votre frère :
Cet aimable étourdi qui ne vous plaisait guère,
Et qui mange son bien en élégant seigneur,
De me voir à Paris, Monsieur, m'a fait l'honneur,
(Ma foi! c'était le jour qu'on couronnait Voltaire);
Il m'a questionné d'abord sur votre terre,
Sur vos goûts roturiers (c'est ainsi qu'il parlait),
Et sur Madame aussi...

LE COMTE.

Quoi, ce fat indiscret
A l'air impertinent, si vain dans ses paroles,
Chevalier renommé des élégantes folles,
Qui, sans être méchant, fait le mal par bon ton,
Prend des renseignemens sur moi, sur ma maison?
Et que voulait-il donc?

DURAND.

Mais il voulait s'instruire.
A ses questions, moi, j'ai répondu par rire:
Et comme il ne saurait garder son sérieux,
Nous avons ri, Monsieur, tous deux à qui mieux mieux;
Mais, malgré sa gaîté, j'ai fini par comprendre
Que votre belle-fille et monsieur votre gendre
Devaient, le lendemain, partir pour ce château.

LE COMTE.

Quoi! pour me venir voir? Ah! le projet est beau!

DURAND.

Vous connaissez le cœur de votre belle-fille?
Je crains, moi, qu'il n'existe un complot de famille.

LE COMTE.

Es-tu fou?

MADAME DORMON.

Mais sur quoi fondez-vous ce soupçon?

DURAND.

Pour m'expliquer ainsi j'ai certaine raison.

LE COMTE.

Tu veux que mes enfans...

DURAND.

Pour vos deux militaires,
Je crois bien qu'ils ne sont pour rien dans ces affaires;
Mais la bru, mais le gendre, et ce fou de neveu,
Contre Madame ou vous ont une intrigue en jeu.

A madame Dormon.

Je ne sais pas comment vous pouvez leur déplaire;
Mais ils disent tout haut que c'est une étrangère
Qui, s'emparant du cœur d'un père trop bénin,
Cherche à les ruiner pour son jeune orphelin,
(Ce n'est pas là le mot dont se sert la marquise).

MADAME DORMON.

O ciel! comment?...

DURAND.

De plus, il faut que je vous dise
Que le duc m'a fait part assez adroitement
Qu'il avait du pouvoir près du gouvernement,
Par un oncle qui vient d'entrer au ministère.

LE COMTE.

Je le connais très-bien, un frère de sa mère.
Et tu conclus de là...

DURAND.

Moi! je ne conclus rien...
Seulement on en veut...

LE COMTE.

Je m'en doute, à mon bien.
Ils vont donc arriver?

DURAND.

Peut-être dans une heure.
Je les ai précédés. *Il passe.*

LE COMTE.

Tant mieux ! dans ma demeure
Ils recevront de moi le plus touchant accueil.
Je les devinerai dès le premier coup-d'œil.
A madame Dormon.
Vous, ne craignez rien d'eux. Loin de faire paraître
Les soupçons que Durand dans nos cœurs a fait naître,
Recevons-les, ma fille, avec un air joyeux.

MADAME DORMON, *bas à Durand.*

Vous entendez ce nom !

DURAND, *bas.*

Haut. Oui, tout va pour le mieux !
Ce n'est pas tout, Monsieur ; il nous faut bonne chère,
Votre gendre est gourmand.

LE COMTE.

Il ne m'importe guère !

DURAND.

On cite, dans Paris, ses somptueux repas.

LE COMTE.

Bien plus que son esprit, dont on ne parle pas.

MADAME DORMON.

Je ferai préparer...

LE COMTE.

Rien que notre ordinaire :
On doit se contenter d'un dîner de beau-père.

MADAME DORMON, *en riant.*

Non, je veux, si je puis, me faire pardonner ;
Et, malgré vous, j'ordonne un excellent dîner.

Elle sort.

SCÈNE VII.

LE COMTE, DURAND.

LE COMTE.

Dis-moi : pourquoi parler devant notre Émilie ?
Tes soupçons vont troubler le repos de sa vie.

DURAND.

Eh! mais aussi pourquoi la livrer au soupçon?
Oui, vous compromettez sa réputation;
Et votre cher neveu me faisait bien entendre
Qu'on savait l'intérêt que vous pouviez y prendre.

LE COMTE.

Et qui donc a le droit de soupçonner mes mœurs?

DURAND.

Tous ceux qui dans Paris font dénigrer les leurs.
Ce n'est pas en ces lieux où chacun vous vénère,
Que l'on calomniera les sentimens d'un père;
Mais tous vos héritiers n'habitent pas ces lieux,
Et vous jugent fort mal. Ah! que vous feriez mieux
De punir aujourd'hui cette marquise avide,
Que conduit en ces lieux quelque intrigue perfide;
Et de lui déclarer que son fils, le marquis,
N'est plus que le second parmi vos petits-fils;
Et que cet orphelin, que déjà l'on outrage,
Est fils de votre aîné qui mourut en voyage;
Que vous reconnaissez et la mère et l'enfant,
Et qu'eux seuls ont les droits que donne votre rang!

LE COMTE.

Non, ce n'est pas encor le moment de rien dire.
Leur sort est bien fixé, cela doit nous suffire.
Tu connais mes raisons?

DURAND.

Oui, je les sais très-bien;
Et même dans le temps j'approuvai ce moyen:
Mais ma position est fort embarrassante.
Votre fille est, Monsieur, de plus en plus pressante.
Si vous ne voulez pas l'éclairer sur son sort,
Je la préviendrai, moi, que nous sommes d'accord,
Que de l'hymen d'un fils vous saviez la nouvelle;

Que par votre ordre aussi je courus après elle;
Que si je la priai de quitter votre nom,
Que si je vous l'offris sous celui de Dormon,
Que si dans cette terre elle fut accueillie
Comme la jeune bru de votre ancienne amie,
Que si de ses papiers vous êtes possesseur,
Et qu'enfin si je suis un insigne menteur,
C'est que monsieur le comte, et grâce à son système,
M'a forcé, malgré moi, de la tromper de même.

LE COMTE.

Si tu m'aimes, Durand, garde encor mon secret.
Quand je la trompe, ami, c'est pour son intérêt.
Crois-tu donc que ce cœur, que tu connais sincère,
Ne souffre pas autant que celui d'une mère?
La contrainte où je suis est un tourment pour moi;
Mais je suivrai mon plan : je le veux, je le doi.
Cet enfant de mes soins, cette mère sensible,
Qui charment de mes ans le cours lent et pénible,
S'ils se voyaient demain lancés dans les grandeurs,
Et livrés tout à coup au monde, à ses flatteurs,
Connaîtraient tout l'ennui des goûts d'un solitaire,
Et feraient de Paris leur séjour ordinaire.
L'exemple de mes fils m'a servi de leçon.
Tous leurs instituteurs, hommes du meilleur ton,
Doués d'un caractère élégant et commode,
Ont fait de mes enfans des hommes à la mode.
Qu'en est-il résulté? De nos jeunes seigneurs
Disciples très-soumis, zélés admirateurs,
Ils ont pris leurs travers et leurs goûts pour les dettes,
L'amour du jeu, du luxe et des femmes coquettes :
Leurs vices, recouverts par un vernis brillant,
Leur a fait dans Paris un renom éclatant.
Partout on les recherche, on les fête, on les aime;

Et s'ils sont estimés, c'est pour leurs défauts même.
Des plus grands séducteurs ils suivent les avis,
Et, dans leur garnison, font la guerre aux maris,
Ruinent les marchands, déshonorent leurs filles;
Et, pour passer le temps, désolent les familles.
Voilà les mœurs du jour. Je ne souffrirai point
Que mon fils Édouard se corrompe à ce point;
Oui, je veux le sauver. Si mon expérience
A préservé la fleur de son adolescence,
Je veux, de sa jeunesse écartant le poison,
Lui préparer les fruits de l'arrière-saison;
Et pour y parvenir, je vais, malgré mon âge,
Pour son instruction commencer un voyage.
Il connaîtra par moi les mœurs de l'étranger,
Il y verra les cours, et saura les juger;
Et, quand j'aurai formé son cœur et son génie,
Je reviens, et je donne un homme à ma patrie.

DURAND.

Ah! j'admire, Monsieur, un si noble projet!
Votre élève sera sans doute un bon sujet;
J'en suis bien convaincu. Mais dites-moi, de grâce,
Parmi nos jeunes gens sera-t-il à sa place?
Ses talens, ses vertus, le fruit de vos leçons,
Ne seront point de mise au temps où nous vivons.
Et l'on pourra fort bien, pardon, je suis sincère,
Traiter le petit-fils ainsi que le grand-père.
Vous savez bien, Monsieur, ce que l'on dit de vous?
Sans pitié, l'on vous met à la maison des fous.

LE COMTE, *faisant un mouvement.*

Quoi!

DURAND.

J'en pense bien plus que je n'ose vous dire.
Vos enfans... Quel motif ici peut les conduire?

LE COMTE, *en riant.*

Croiraient-ils, par hasard, mon cerveau dérangé?

DURAND.

Je ne puis l'assurer; c'est un soupçon que j'ai.
Tenez, en comparant, quand le vin de Champagne
Aux convives joyeux fait battre la campagne,
Celui qui ne boit pas de tous est fort mal vu :
C'est le sort qu'en nos jours obtint votre vertu;
Et l'enfant de vos soins, paraissant à l'orgie,
Doit être, ainsi que vous, accusé de folie.

LE COMTE.

Il se peut, en effet, que tous nos jeunes gens,
Entraînés par leur âge et les travers du temps,
N'aperçoivent qu'un fou dans le propriétaire
Qui vit comme un fermier en cultivant sa terre.
Cependant s'ils voulaient regarder autour d'eux,
Ils verraient à la cour vingt seigneurs généreux
Par de nobles projets appuyer l'industrie,
Et, comme un *Malesherbe*, honneur de la patrie,
Rappeler, par raison autant que par bonté,
L'indigent au travail, l'homme à sa dignité.
Notre monde a vieilli. Les préjugés antiques
Disparaissent déjà comme nos mœurs gothiques.
De la philosophie un rayon bienfaisant
Eclaircit à mes yeux l'horizon qui s'étend.
Les *Montesquieu*, *Rousseau*, *d'Alembert* et *Voltaire*
Ont versé sur leur siècle un torrent de lumière,
Et, par leurs beaux écrits, préparé nos enfans
A des succès... peut-être à des malheurs bien grands.
Mais c'est sur ces débris qu'un esprit droit et ferme
A nos maux passagers saura poser un terme.
Des droits du citoyen juste appréciateur,
D'un pacte solennel il sera créateur;

Et le peuple, courbé sous un joug despotique,
Verra fleurir par lui la liberté publique.
C'est alors que les grands, sous le niveau des lois,
Parleront de justice et non pas de leurs droits;
Qu'éclairés par le temps sur leur extravagance,
Ils voudront par des faits soutenir leur naissance;
Ils ne brigueront plus de honteuses faveurs,
Ils ne rougiront plus de nous montrer des mœurs;
L'hymen sera pour eux un lien respectable.
La fausse politesse et la bassesse aimable,
L'adroite hypocrisie, et de nos courtisans
La fierté puérile et les hochets brillans,
De nos malins neveux sentiront la férule :
Les grâces d'aujourd'hui seront un ridicule.
Tous ces grands changemens, que déjà je prévois,
Mon petit-fils, en homme, en subira les lois,
Et fort de ses talens, de sa philosophie,
Doit honorer la France après l'avoir servie.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, LE COMTE, DURAND.

ÉDOUARD, *accourant une lunette à la main.*

Que ma lunette est bonne! En entrant dans le bois,
J'ai vu sur le chemin, tout comme je vous vois,
Des valets à cheval, trois ou quatre voitures...
Les valets sont couverts de superbes dorures.
Mais ils allaient d'un train...

DURAND.

Ce sont eux : les voilà.

ÉDOUARD.

Qui donc attendez-vous?

LE COMTE, *à Durand.*

Ils arrivent déjà!

Tu vas les recevoir. Pour moi, j'ai l'habitude
De me mettre, à cette heure, au travail, à l'étude.
A Édouard.
Et puis, n'avons-nous pas un plan à commencer?
Plus que leur arrivée il doit m'intéresser;
Et comme ils se sont fait un jeu de me surprendre,
Pour voir le cher beau-père ils voudront bien attendre.

ÉDOUARD.

De voir ces étrangers que je serais jaloux!

LE COMTE, *froidement.*

Pour travailler au plan qu'ai-je besoin de vous?
Restez.

ÉDOUARD, *confus.*

Ah! pardonnez! j'ai fait une sottise :
J'oubliais la faveur que vous m'avez promise,
Lorsque votre bonté... Non, mon ami, jamais
Ton Édouard ne peut repousser tes bienfaits.
Il lui baise la main.

LE COMTE, *à demi-voix, pendant que l'enfant va prendre les instrumens.*

Prétends-tu donc encor que, changeant de méthode,
Je fasse d'Édouard un jeune homme à la mode?
Que je livre son cœur, si rempli de bonté,
Aux sottises du temps, à la futilité?
Non, lui seul maintenant me tient lieu de famille;
Il sera mon soutien, et sa mère est ma fille.
Il sort avec Édouard.

DURAND.

Eh! tant mieux! moi, je vais songer aux logemens,
Et livrer à l'orgueil les grands appartemens.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, MADAME DORMON.

DURAND.

Jamais je n'entendis de plus grand bruit, peut-être :
Chaque valet de chambre ici commande en maître ;
Les femmes à leur tour, appelant et courant,
De glapissantes voix font un concert charmant.
Ma foi ! je ne sais plus où donner de la tête.

MADAME DORMON.

Mais tous nos voyageurs étant à leur toilette,
Il faut bien que leurs gens courent pour les servir.

DURAND.

Oui, mais leurs gens d'abord doivent tous m'obéir.
Avec ce beau désordre et ce remue-ménage,
Je crois voir un château que l'on met au pillage.
Et qu'avaient-ils besoin d'amener leurs valets ?
Et, pour changer d'habits, de faire tant d'apprêts ?
Ils savent que Monsieur est simple dans sa vie,
Qu'il est peu partisan de la cérémonie,
Et qu'il aime mieux voir dans ses nobles enfans
De bons cœurs, sans façon, que leurs riches clinquans.

MADAME DORMON.

Vous raisonnez, mon cher, comme on fait au village ;
Mais comme vous les grands ont aussi leur usage.
Si pour vous la toilette est un sot passe-temps,
C'est que vous savez mieux employer vos instans.

Pour les gens du grand ton, c'est une autre manière :
S'ils ne s'habillaient pas, qu'auraient-ils donc à faire?
C'est de l'ennui de moins pour ceux qui sont aux champs.
Que vont-ils faire ici? Je plains ces pauvres gens.

DURAND.

Moi, je ne les plains pas, ils s'en iront plus vite.
Je veux pourtant savoir le but de leur visite.

MADAME DORMON.

Ah! je le crains beaucoup.

DURAND.

Et c'est à vous pourtant
De les bien recevoir, si le comte est absent;
La prudence le veut, le devoir le commande.

MADAME DORMON.

Fort bien, mais j'attendrai du moins qu'on me demande :
J'entends du bruit. Je sors.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE DUC, DURAND.

LE DUC.

Eh bien! mon cher Durand,
Où diable est donc mon oncle?

DURAND.

On croit qu'en cet instant
Avec son jeune élève il se livre à l'étude,
En parcourant les bois, selon son habitude.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je savais qu'il était un grand cultivateur;
Mais 'ignorais vraiment qu'il fût instituteur.
Puis il parle beaux-arts, écrit sur l'industrie;
Enfin de tout savoir il montre la manie.

DURAND.

Madame, il ne sait pas ce que l'on dit de lui.

LA MARQUISE.

Hein ? monsieur l'intendant est-il le digne appui... ?

LE DUC.

Il le doit. Mais au fond il nous rend bien justice.

En lui frappant sur l'épaule.

C'est un excellent cœur qui m'a rendu service.
Il m'a plus d'une fois, dans un besoin urgent,
Sans aucun intérêt fait prêter de l'argent.

DURAND, *en riant.*

Mais aussi vous avez oublié de le rendre.

LE DUC.

Il sera notre ami, je lui ferai comprendre,
Quand il en sera temps, nos projets et nos vœux.

DURAND.

Savoir ce qui se passe est tout ce que je veux.
Si je puis vous servir...

LE DUC.

Cela pourra bien être.

LA MARQUISE.

Mais pour nous recevoir que l'on tarde à paraître!
Et cependant on sait que, dans cette maison,
Nous devons rencontrer une dame... Dormon.

LE DUC.

Eh mais, cher intendant, quelle est donc cette femme?

DURAND.

Cette femme est, Monsieur, une fort bonne dame,
Qui de ces lieux bientôt vous fera les honneurs.
De plus, elle est jolie.

LE DUC.

Ah! quel temps! quelles mœurs!
Qui l'aurait cru jamais?... Un oncle respectable,
A près de soixante ans... il n'est pas excusable.
Eh bien, il m'accusait d'être un franc libertin,

Lorsque j'allais le soir avec mon cher cousin,
Tous les deux déguisés en garçons de village,
A vos champêtres bals danser sous le feuillage.
Mon oncle à ce sujet nous faisait des sermons
Sur la tendre innocence.. Ah! qu'ils me semblaient longs!

DURAND.

Mais il aurait encor le droit de vous en faire.
Et madame Dormon, cette aimable étrangère,
Que l'on juge fort mal...

LA MARQUISE.

Nous la jugerons mieux
Dès qu'elle voudra bien se montrer à nos yeux.

LE DUC.

Dans ces lieux en effet, comme bonne... maîtresse,
Elle doit nous prouver un peu de politesse,
Et son devoir serait de bien nous accueillir.

DURAND.

De vos désirs, Monsieur, je vais la prévenir.
A part.
Très-bien : de ses parens qu'elle soit mal reçue,
Et je saurai tirer parti de l'entrevue. *Il sort.*

SCÈNE III.

LE BARON, *qui entre,* LA MARQUISE, LE DUC.

LE DUC.

Comment? notre gourmand n'a pas encor paru?
Serait-il donc allé s'informer du menu?

LA MARQUISE.

Voilà son ridicule, on en trouve peut-être
De plus graves encor chez certain petit-maître
Beaucoup trop indiscret.

LE DUC.

A vos airs de fierté

Si vous pouviez, cousine, unir quelque bonté,
Épargner vos amis.

LE BARON.

Ah! quelle triste chère
Nous allons faire ici! cela me désespère.

LA MARQUISE.

Ah! baron, calmez-vous.

LE BARON.

Lorsque l'on vit aux champs,
Il faut avec esprit employer les instans;
Et savoir y bien vivre est un point nécessaire.
C'en est fait, je le vois, de notre cher beau-père;
Il faut qu'il ait perdu tout-à-fait la raison.
Comment peut-il donner un repas qui soit bon
Sans l'art d'un cuisinier? Je n'ai vu qu'une fille
Qui très-bourgeoisement va traiter la famille.
J'ai voulu la sonder sur certain mets choisi :
Rien : nous serons forcés de vivre de rôti.

LE DUC.

Voyez le grand malheur!

LA MARQUISE.

Mon cher baron, de grâce,
Nous sommes seuls, parlons de tout ce qui se passe :
Sur ce que nous ferons il faut nous accorder.

LE DUC.

Ce que nous allons voir pourra nous décider.

LE BARON.

Avec art je saurai rédiger la requête.

LE DUC, *riant.*

Dites donc digérer!

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Ah! bon Dieu, quelle tête!
Allons, occupons-nous de l'objet important
Qui nous conduit ici.

LE DUC, *d'un ton grave.*

Je dois, Madame, avant
D'accuser près du roi le comte de folie,
Par des faits bien prouvés constater sa manie.
Les faits étant prouvés, il faut les présenter.
Quand le ministre à moi veut bien s'en rapporter,
Je ne trahirai point, en cette circonstance,
Par intérêt pour vous sa noble confiance :
Je ne suis pas encor de votre opinion.
Vous dites que le comte a perdu la raison;
Qu'il faut, pour l'intérêt de toute une famille,
De ses fils, de son gendre et de sa belle-fille,
Le lier de façon qu'il n'ait plus les moyens
De vous ruiner tous en dissipant ses biens :
Soit. S'il est en effet dans l'état de démence,
Notre requête alors montre son impuissance
De régir sa maison; et notre protecteur
Lui fait, sur mon rapport, nommer un curateur.
Mais il faut m'éclaircir. Quant à la jeune femme
Qu'ici maître et valets appellent tous Madame,
Je ne la connais pas, mais on en parle mal;
Son séjour en ces lieux doit vous être fatal :
Tout ce qu'on en a dit n'étant pas à sa gloire,
Le ministre mon oncle a bien fait de vous croire;
Et, d'après le tableau qu'on a mis sous ses yeux,
Il ne pouvait jamais refuser à nos vœux
La lettre de cachet qui de votre beau-père
Saura très-promptement écarter l'étrangère.
Cette femme est obscure, et vient on ne sait d'où;
D'un homme raisonnable elle a fait un vrai fou;
On la met au couvent, son fils dans un collége,
C'est le gouvernement enfin qui les protége;
Dans notre beau projet je ne vois aucun mal,

Et cet enlèvement est tout-à-fait moral.

LA MARQUISE.

J'éprouve un sentiment contre cette inconnue
Plus fort que le mépris... Qu'elle s'offre à ma vue,
Et je veux !.,. Elle fait démolir ce château!
Je n'y reconnais rien, tout m'y paraît nouveau;
Vous ne trouvez partout que des monceaux de pierres,
Et, dans les environs, de petites chaumières.
Je ne vois plus ce parc que jadis nos aïeux
Avaient, par leurs vassaux, fait planter dans ces lieux.
Tout s'abat, se morcelle; et ce vaste héritage,
Tout royal autrefois, n'est plus rien qu'un village.
Mon fils est ruiné, je vous le dis, Baron,
Si cette femme encor reste dans la maison;
Si le comte sans nous prétend à se conduire,
Et si nous n'obtenons de le faire interdire.

LE DUC.

Il faut y parvenir. Ah! si vous m'en croyez,
Écrivez, cher baron, tout ce que vous verrez.
Quand mon oncle viendra, notez bien sa manie,
Et citons franchement tous ses traits de folie.
Eh! mais, pourquoi sa fille, en nous voyant partir,
S'est-elle donc ici refusée à venir?

LE BARON.

Ah! ne m'en parlez pas. Elle a certain scrupule...
Que vous dirai-je enfin? ma femme est ridicule.

LA MARQUISE.

Ses frères ont aussi fait des difficultés...
Des scrupules d'abord les avaient arrêtés;
Mais j'ai su les lever en attestant d'avance
Que mon beau-père était en état de démence;
Et tous deux ne pouvant quitter leur garnison,
J'ai reçu pour agir leur procuration.

LE DUC.

Des chevaliers n'ont pas l'espoir de la richesse.
C'est votre fils surtout que la chose intéresse :
Lui seul emportera plus des trois quarts du bien.
Qu'il est bien inventé le privilége ancien!
Pour nous ouvrir des cours la route glorieuse,
Chacune de nos sœurs se fait religieuse.

En riant.

Et puis, pour être abbés les cadets qui sont nés...
C'est vraiment un beau droit, au moins pour les aînés.

SCÈNE IV.

LE BARON, MADAME DORMON, LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC.

Est-ce là notre veuve? Eh! mais, qu'elle est jolie!

LA MARQUISE.

Quoi! vous la trouvez bien?

LE DUC.

Charmante, sur ma vie.

MADAME DORMON.

Madame, j'attendais pour vous complimenter,
Qu'un maître de maison voulût me présenter :
Mais comme il est sorti...

LA MARQUISE.

Madame est l'étrangère
Qu'on appelle Dormon?

LE DUC, *à part.*

Elle a bonne manière.

MADAME DORMON.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Au château vous avez un emploi?
Mon beau-père étant veuf...

MADAME DORMON.

Madame, excusez-moi,
Je ne vous comprends pas.

LE DUC, *d'un air ironique.*

Eh! non, chère cousine,
Madame est une amie, à ce que j'imagine.
Mon oncle s'ennuyait dans ce triste pays :
Elle est tout bonnement venue avec son fils
De ce pauvre reclus partager l'ermitage.

LA MARQUISE.

Oui, pour le consoler des ennuis du veuvage.

MADAME DORMON, *avec dignité.*

Madame!...

LE BARON.

Écoutez donc : quel titre vous donner?
Qui vous voit en ces lieux a droit de s'étonner.
Peut-être injustement la famille en raisonne.

MADAME DORMON.

Ne me connaissant pas, Monsieur, je lui pardonne.
Cependant on pourrait, avant de s'oublier
Par d'injustes soupçons à me calomnier,
Savoir que l'on outrage, en m'outrageant moi-même,
L'honneur et la vertu d'un père que l'on aime.

LE DUC.

Le devoir, la vertu, Madame, c'est fort bon :
Je m'en arrange autant que seigneur de bon ton;
Mais on n'en est pas moins un homme respectable,
Pour offrir son hommage à quelque femme aimable :
Mon oncle n'est pas jeune, et pourtant il est bien,
Il peut même prétendre à former un lien;
Et lorsque comme vous on est faite pour plaire,
On ne s'étonne point que son cœur vous préfère.
Si j'étais à sa place, et j'en ai le désir...
Ce cœur que vous charmez de même irait s'offrir.

LA MARQUISE, *à part.*

Il est fou!

LE DUC, *voulant prendre la main à madame Dormon.*

Chère dame!...

MADAME DORMON, *retirant sa main.*

Ah! brisons là, de grâce!
De votre oncle jamais vous ne tiendrez la place;
Il est par ses vertus tellement respecté...

LA MARQUISE, *avec hauteur.*

Ce trait impertinent...

MADAME DORMON.

C'est une vérité.
Madame pense-t-elle autrement de son père?

LA MARQUISE, *avec mépris.*

Je trouve singulier...

LE DUC, *avec fatuité.*

Pourquoi ce ton sévère?
Une femme peut bien d'abord me traiter mal;
Son courroux est charmant : mais cela m'est égal;
Je sais bien que le temps me donne gain de cause.
Pour peu qu'on se connaisse, on se retrouve, on cause,
Et le cher oncle un jour se trouve supplanté
Par le malin neveu qu'on avait rebuté.

LA MARQUISE.

Mon cher duc, vous poussez trop loin l'extravagance.

MADAME DORMON.

Elle va tout au moins jusqu'à l'inconvenance;
Je vois que ma présence est de trop en ces lieux;
Je vais me retirer. Recevez mes adieux. *Elle salue.*

LE BARON.

Mais, avant de sortir, daignez au moins m'apprendre
Si le dîner bientôt...

MADAME DORMON.

Il faut encore attendre :

On n'avait pas l'espoir de vous voir au château ;
J'ai pourtant donné l'ordre...

LE DUC, *riant.*

Au fait, c'est du nouveau.

LA MARQUISE.

C'est vous qui dirigez?...

MADAME DORMON.

Oui, le comte l'ordonne.

LA MARQUISE.

C'est bien, quand près de lui mon père n'a personne;
Mais à cet honneur-là, moi j'ai des droits aussi :
C'est à sa fille enfin de commander ici.

MADAME DORMON.

Il serait un peu long d'entamer ce chapitre;
Mais je reconnaîtrai, Madame, votre titre
Dès que monsieur le comte, en daignant m'avertir,
M'aura signifié qu'il faut vous obéir.

LE DUC, *à part.*

Elle répond à tout.

LA MARQUISE, *à part.*

C'est la plus sotte espèce!...

LE BARON.

Le comte ne vient pas!

LE DUC, *en riant.*

Personne ne se presse
De nous voir. Je croirais volontiers maintenant
Que de notre arrivée on n'est pas très-content.

MADAME DORMON.

L'aspect de ses enfans charme toujours un père.

LE DUC.

Ah! leur séjour ici pourrait ne pas lui plaire.

La marquise fait des signes au duc pour le faire taire.

MADAME DORMON.

Pourquoi, monsieur le duc?

LE DUC.

Vous le saurez un jour.

MADAME DORMON.

Croyez qu'avec plaisir il les sait de retour.
J'avais un grand désir aussi de les connaître.

LA MARQUISE.

Quoi! vous prenez à nous de l'intérêt?

MADAME DORMON.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Sans indiscrétion, puis-je savoir de vous
Ce qu'il peut exister de commun entre nous?

MADAME DORMON.

Ce qu'il peut exister est de telle nature...
Qu'on pourrait regretter de m'avoir fait injure.
Si j'obtiens en ces lieux un asile et la paix...
C'est assez, et je dois renfermer mes secrets.

LA MARQUISE.

Vous avez vos secrets, et nous avons les nôtres :
Je vous tairai les miens, et je saurai les vôtres;
Je saurai de quel droit vous et votre orphelin,
En obsédant l'esprit d'un père trop chagrin,
Vous l'éloignez de nous pour vivre dans sa terre,
Et pour nous ruiner, afin de le distraire.
Vous avez envers lui trop usé de vos droits,
Et nous vous apprendrons à nous craindre une fois.

MADAME DORMON.

Je dois peu redouter une telle menace.
En habitant ces lieux, je me crois à ma place;
Et, sans approfondir l'objet d'un tel courroux,
Il suffit que je puisse en braver tous les coups,
Quand j'ai pour protecteur un homme qu'on vénère,
Puissant par ses vertus et par ses droits de père.

Elle salue et sort.

SCÈNE V.

LE BARON, LE DUC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

A-t-elle donc poussé l'impudence assez loin?

LE DUC.

Elle a du caractère.

LE BARON.

Elle en aura besoin.

LA MARQUISE.

Il nous faut, sans tarder, user de l'avantage
Que nous donnent les lois contre ce personnage.
Vous avez, mon cher duc, la lettre de cachet?

LE DUC.

De la faire enfermer j'éprouve du regret.

LA MARQUISE.

Votre pitié vraiment est ici bien placée!
Mais moi, de l'éloigner je dois être pressée.
En affaire pareille il ne faut pas lutter,
Et dès le premier coup nous devons l'emporter.
Vous avez comme moi remarqué son adresse
A nous faire sentir qu'elle est ici maîtresse,
Ou qu'elle le sera. Si nous tardons un peu,
Elle peut échapper, et nous jouons gros jeu.
Le bonhomme a pour elle une vive tendresse,
Et, je vous le prédis, il la fera comtesse;
C'est son unique but; et mon fils, à vos yeux,
Va se trouver privé du bien de ses aïeux.

LE DUC.

Mais on ne peut jamais lui ravir cette terre.

LA MARQUISE.

De la dénaturer on connaît la manière;
Et cette femme-là sait très-adroitement

Des ventes de nos bois tirer beaucoup d'argent.
Tous ces fonds-là, placés avant le mariage,
De la mère et du fils deviendront l'héritage.

LE DUC.

Que l'amour maternel est puissant dans un cœur!
Vous raisonnez, Marquise, ainsi qu'un procureur.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez sur tout. Moi, je suis inquiète
Des maux que peut causer votre langue indiscrète.
Oui, près de cette femme ici j'ai vu l'instant
Où vous lui révéliez le secret important...

LE BARON.

Ce qu'elle dit est juste; aussitôt que l'on cause...

LE DUC, *en riant.*

Miracle! le baron nous a dit quelque chose.
Allons, décidément, il faut prendre un parti.

LE BARON.

Et devons-nous, ma sœur, rester long-temps ici?

LE DUC, *gaîment.*

Je vois que le baron redoute la disette:
Oui, c'est son cuisinier que sans doute il regrette.

LE BARON.

Mais pourquoi donc toujours vous moquer de mes goûts?
A plus forte raison je puis rire de vous.

LE DUC.

Au moins, convenez-en, moi, je suis à la mode,
Et, pour se ruiner, on cite ma méthode:
Tandis que vous, Baron, avec vos longs repas,
Vos ennuyeux gourmands dont on fait peu de cas,
Vous trouvez le moyen d'égaler la dépense
Du fermier-général le plus riche de France.
Ce ridicule-là, pourquoi vous le donner?
Songez qu'on rit de vous, même à votre dîner.

LE BARON.

Vous, vous aimez le jeu tout autant que les femmes ;
Vous passez votre temps à courtiser les dames :
Avec éclat partout vous les faites briller...

LE DUC.

Ah! vous me rappelez un tour que l'an dernier,
Aux courses de Longchamp, j'ai fait à ma cousine ;
En riant.
Elle s'en souvient?

LA MARQUISE, *piquée.*

Oui, c'était pour votre Aline.

LE DUC.

N'en dites pas de mal ; elle est d'une beauté...

LA MARQUISE.

C'est une créature!

LE DUC.

Une divinité!
Écoutez, cher Baron : j'apprends que la marquise
Fait faire pour Longchamp une voiture exquise ;
Qu'elle y veut effacer par son luxe élégant
Ce que la capitale offre de plus brillant.
Pour lui faire plaisir, je vais voir l'équipage ;
Puis, j'achète soudain un superbe attelage.
Il me faut un carrosse, et j'ai fort peu de temps :
Je m'entoure aussitôt d'ouvriers différens,
Et, d'après mes dessins, les mettant tous à l'œuvre,
Je fais un *vis-à-vis.* Ah! c'était un chef-d'œuvre...
La nacre, la dorure et l'argent ciselés
Font ressortir encor mes coursiers pommelés.
Epris de mon talent, fier d'un si bel ouvrage,
Je vais à mon Aline en faire un tendre hommage,
Et dans le bois alors nous courons tous les deux.
Le bon peuple applaudit, nous fixons tous les yeux ;

On ne voit plus que nous dans cette promenade :
En riant aux éclats.
Et quant à la marquise, elle en revint malade.
Je conviens que ce tour m'a coûté diablement ;
Mais la petite a ri beaucoup pour mon argent.

LA MARQUISE.

C'était pousser trop loin l'oubli des convenances ;
Et vos tours si malins sont des extravagances.
Exposer une femme, et de ma qualité !...

LE DUC.

Ah ! c'est un charmant titre aussi que la beauté !
Je ne suis point si fier, et près de moi je place
Souvent l'auteur en vogue et toujours une grâce.
Parlons de notre fou.

LE BARON, *regardant dans la coulisse.*

C'est monsieur de Grandval ;
Voyez donc son habit.

LE DUC.

Ah ! quel original !

LA MARQUISE.

Qui croira voir un comte en ce triste équipage ?

LE DUC.

Non, c'est le magister de ce petit village.

LE BARON.

C'est le comte, vous dis-je.

LE DUC.

Oui, parbleu, je le vois.
Sur son habit, on peut l'enfermer, je le crois.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA MARQUISE, LE COMTE, LE DUC.

LE COMTE.

Pardon, mes chers amis, je vous ai fait attendre.

Au duc.

Eh! c'est mon cher neveu! Vous venez me surprendre?
C'est un plaisir pour moi. Depuis près de huit ans
Je ne crois pas avoir embrassé mes enfans.

Il les embrasse.

A la marquise.

Mais, vous vous portez bien? Et votre jeune fille?...

LA MARQUISE, *embarrassée.*

Monsieur, je n'ai qu'un fils, un chef de la famille.

LE DUC, *à part.*

On voit bien que sa tête...

LE COMTE.

Et ce fils bien-aimé,
A de grandes vertus vous nous l'avez formé?
On n'en saurait douter quand on connaît la mère.

Au baron, ironiquement.

Vos rejetons de même imiteront leur père.

LE BARON, *étonné.*

Mais je n'ai point d'enfans, et je suis tout surpris...

LE COMTE.

Ah! pardon, sur ce point je me serai mépris.
Ma famille en ces lieux est rarement venue;
Et j'ai bien pu penser qu'elle s'était accrue.
Se peut-il que ma fille, en vous voyant partir,
N'ait pas eu de me voir le plus petit désir?

LE BARON, *embarrassé.*

Je craignais...

LE COMTE, *souriant.*

Du château le pittoresque site
Pouvait bien mériter une courte visite.

LE DUC, *à part.*

Mais c'est une épigramme.

LE BARON.

Elle aurait regretté
Qu'on abattît ces tours pleines de majesté.

LE COMTE, *amèrement.*

Elle est donc bien sensible.

LA MARQUISE.

En effet...

LE COMTE.

On s'étonne

De me voir en agir...

LA MARQUISE, *sèchement.*

Comme n'agit personne.

LE COMTE, *regarde la marquise avec sévérité, et puis tout à coup il reprend un air riant.*

Vous ne concevez pas combien je suis charmé
De ce que l'on vient voir un père bien-aimé :
Je ne vous promets pas une agréable vie.

Riant.

D'abord vous n'aurez point le soir la comédie.

LE DUC.

Mais nous aurons la chasse.

LE COMTE.

Ah! je ne chasse plus.

LE DUC.

Je vois qu'on ne veut pas...

LE COMTE.

Ce n'est point un refus.

LE DUC.

Comment donc, votre meute?...

LE COMTE.

Est tout-à-fait détruite.

LE DUC.

Je ne puis d'un chevreuil essayer la poursuite?

LE COMTE.

Non.

LE DUC, *à part.*

C'est trop fort!

LA MARQUISE, *au duc.*

Mon fils saura tout rétablir.

LE COMTE.

Votre fils! qu'est-ce à dire?

LE BARON, *à part, à la marquise.*

Il faut vous contenir.

LE COMTE.

Quand votre fils, Madame, aura mon héritage,
Il le fera valoir mieux à son avantage;
Mais comme il ne l'a pas, et qu'il peut l'avoir tard,
Je puis, en attendant, en jouir pour ma part.

LE DUC.

Le cher oncle a raison, dans sa terre il est maître,
Et pourrait à son gré tout culbuter peut-être;

Bas.

Mais ce qu'il fait est bien. Il faudra l'enfermer.

LE COMTE.

Vous n'avez pas cessé, cher neveu, de m'aimer,
Et j'en suis bien content.

LE DUC.

Oh! pour aimer, je jure...

LE COMTE.

A propos, nous verrons ma nouvelle culture.
Oui, cela nous fera passer quelques instans.
Vous comptez avec moi rester beaucoup de temps?

LA MARQUISE.

Mais nous ne savons pas.

LE DUC.

Selon la circonstance.

LE COMTE.

Mes nouveaux procédés s'étendront dans la France;
Et je pourrai bientôt, avec un peu d'argent,
Des horreurs de la faim préserver l'indigent.

LA MARQUISE, *bas au baron.*

Vous entendez, Baron?

LE BARON.

Oui, toujours sa manie.

LE COMTE.

Que vous devez trouver cette terre embellie!
Ces grands arbres taillés, ridicule ornement,
Sont abattus; et là, j'ai le plus beau froment...

LE DUC, *riant.*

Froment!

LE BARON.

Du beau froment!

LA MARQUISE.

Qu'il a le goût ignoble!

LE DUC.

Mais ces arbres offraient un aspect assez noble
Et donnaient à l'esprit de très-grands souvenirs.

LE COMTE.

J'ai d'une autre façon rétabli mes plaisirs;
Et, comme le conseille un poète admirable,
Je réunis ici l'utile à l'agréable.

LA MARQUISE.

C'est pourquoi vous avez desséché vos étangs?

LE COMTE.

Ils étaient dangereux pour tous nos habitans;
A leur place j'ai fait de riantes prairies,
Qui, tous les ans au moins, seront deux fois fleuries,
Car d'écouler les eaux j'ai trouvé le moyen :
La chose est difficile, et je l'entends très-bien.

LA MARQUISE, *toujours ironiquement.*

Vous avez des talens, Monsieur, de toute espèce.

LE COMTE, *gravement.*

Qui seront pour mes fils des sources de richesse.

LA MARQUISE.

De notre race ainsi vous êtes le premier
Qui, pour se distinguer, soit devenu fermier.

LE COMTE.

On ne déroge point en cultivant sa terre.

LE DUC.

Nos aïeux autrefois ont préféré la guerre.
A part.
Allons, le très-cher oncle est le premier des fous.

LA MARQUISE, *au duc.*

Il ruine mon fils par ses bizarres goûts.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LE BARON, LA MARQUISE, LE DUC, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

On a servi, Monsieur.
Le domestique sort.

LE BARON.

Nous allons prendre place...

LE COMTE.

Si je ne vous suis point, excusez-moi de grâce,
Dans mes courses j'ai fait un champêtre repas,
Mais j'irai vous rejoindre.

LE DUC.

Oh! ne vous gênez pas.

LE COMTE.

Baron, vous trouverez ma chère un peu frugale.

LE BARON.

Pour aujourd'hui, Monsieur, la chose m'est égale;
Pourvu que dès demain, si vous le voulez bien,
De faire un bon dîner je trouve le moyen.
Ils sortent tous excepté le comte.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, MADAME DORMON.

LE COMTE, *regardant sortir le baron.*

Parbleu! j'ai fait le choix d'un gendre bien aimable.

A Madame Dormon qui entre.

Quoi! vous ne faites pas les honneurs de ma table?

MADAME DORMON.

Non, Monsieur, je ne puis me trouver avec eux.
Quand ils sont arrivés, d'un accueil gracieux
J'ai voulu suppléer à votre longue absence :
Par d'odieux soupçons, des mots pleins d'arrogance,
La marquise a payé mes discours obligeans :
Il faut se retirer quand on déplaît aux gens.

LE COMTE.

Je vois que contre vous il se forme un orage ;
Et pour vous nuire enfin on a fait ce voyage.
Eh bien, ils apprendront, ces aimables parens,
Si l'on doit vous blesser de propos insolens :
Nous allons au dîner tous les deux prendre place;
De vous manquer encor si l'un d'eux a l'audace,
Je saurai lui prouver que ce n'est pas chez moi
Qu'on outrage une femme, et qu'on me fait la loi.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, LE COMTE, LA MARQUISE, LE BARON.

LE DUC.

Cette dame est, mon oncle, une femme adorable.

LE BARON.

Et qui sait ordonner un dîner très-passable.

LE COMTE.

Au moins, par ses vertus, elle a droit au respect.

LE DUC, *en riant.*

Mais avec elle aussi je suis très-circonspect.

LA MARQUISE.

Elle est, dit-on, Anglaise? On connaît sa famille?

LE COMTE, *en soupirant.*

D'un homme que j'aimais....

LA MARQUISE.

J'entends, elle est la fille.

LE COMTE.

Non, elle était la femme. Il laisse un orphelin
Dont je dois, par devoir, assurer le destin.

LA MARQUISE, *bas au baron.*

Vous l'entendez?

LE BARON, *de même.*

Trop bien.

LE COMTE, *au duc.*

J'ai quelque inquiétude
Que l'ennui ne vous prenne en cette solitude.

Vous saurez avec peine occuper vos instans :
La saison cette année offre peu de beau temps.
Vous irez au billard, ou vous prendrez un livre,
Qui, tout en amusant, peut vous apprendre à vivre.
Vous en ferez le choix.

LA MARQUISE.

Avez-vous des romans?

LE COMTE.

Mais oui, j'ai tous les bons, tant anglais qu'allemands.

LE DUC.

Des Mœurs, par *Voisenon*, moi j'aime la peinture.

LE COMTE.

Je vois que vous avez de la littérature.

LE DUC.

Mais en théâtre, au moins, on me connaît du goût,
Puisque c'est *Marivaux* que je préfère à tout.

LA MARQUISE.

Moi, je tiens à *Dorat*.

LE COMTE.

Eh! je n'ai que Molière;
En tragiques, Corneille et Racine et Voltaire.

LE DUC.

Malgré ce qu'on en dit, le Voltaire a du bon.

LA MARQUISE.

Mais notre vieux Molière est du plus mauvais ton;
Personne n'y va plus : de Dorat on raffole.

LE COMTE.

Je ne le connais pas, mais...

LA MARQUISE.

Il doit faire école :
Il est du dernier bien.

LE COMTE, *lève les épaules en se préparant à sortir.*

Si de vous quitter tous
Je me trouve forcé...

LE DUC.

Mais où donc allez-vous?

LE COMTE.

Je vais voir les essais d'une joyeuse enfance;
Édouard fait ma leçon; mais pendant mon absence
Vous ririez en voyant un maître de douze ans,
Sans parler, sans gronder, instruire des enfans:
Du chevalier *Paulet* je tiens cette méthode:
En vain le roi l'approuve; elle n'est pas de mode.
Le Français, trop léger, n'osera s'en servir
Que lorsque les Anglais voudront bien nous l'offrir.
L'invention est belle.

LE BARON.

Invention très-folle.

LE DUC.

Le comte de Grandval s'est fait maître d'école!

LE COMTE.

Je suis tout ce qu'on veut pour faire un peu de bien.

LA MARQUISE.

Cette méthode-là ne vous conduit à rien;
Vos vassaux ont-ils donc besoin de savoir lire?

LE DUC.

Et dès qu'ils auront lu, c'est qu'ils voudront écrire.

LE BARON.

Et quand ils écriront, que diront-ils de nous?

LE COMTE.

Peut-être l'on dira que vous êtes des fous.
Mais je perds là mon temps. Tâchez de vous distraire;
Moi, je vais de ce pas rejoindre mon confrère.

Il sort.

SCÈNE II.

LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON.

LE DUC.

Plus de doute, mon oncle est un fou sans espoir,

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.
Un seigneur de son nom qui cultive sa terre,
Qui prend d'un paysan l'habit et la manière,
Qui de chaque manant fait lire le bambin,
Et peut-être aux grands jours va chanter au lutrin;
Qui ne veut point avoir de chasse réservée,
Qui supprime ses droits, et même la corvée;
Qui nous met en prairie un magnifique étang,
Parle d'orge, d'avoine, en dépit de son rang;
Est fait pour végéter dans une métairie,
En cédant à son fils son titre et sa pairie.

LA MARQUISE.

Plus nous l'examinons, plus le danger est grand:
Vous voyez l'intérêt qu'il prend à cet enfant
Qui doit appartenir à la classe commune;
Il a fait le projet d'assurer sa fortune:
Et, comme je l'ai dit, ces divers changemens,
Qu'il appelle du nom de simple passe-temps,
Sont faits pour enrichir le fils d'une étrangère
Qu'il aime plus que nous, et dont il est le père.

LE DUC.

C'est possible. En ce cas il faut nous décider;
Et par une requête il vous faut demander
Au ministre qu'on sait ne pouvoir être injuste,
Qu'il daigne nous donner un ordre prompt et juste,
Par lequel nous pourrons, sans lui faire aucun mal,
Interdire au plus tôt le comte de Grandval.

LE BARON.

Moi, je vais de ce pas rédiger la requête.

LE DUC, *en riant.*

Tâchez, mon cher ami, qu'elle ne soit pas bête;
Sans un effort d'esprit vous en viendrez à bout:
Mettez-y quelque sel, à tout il faut le goût.

Le baron sort.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE DUC.

LA MARQUISE.

Et moi, de mon côté, je vais bien vite écrire
Au premier magistrat.

LE DUC.

Que voulez-vous lui dire?

LA MARQUISE.

De faire exécuter demain, dans le secret,
Contre cette Dormon la lettre de cachet.

LE DUC.

Ah! cet enlèvement va faire un bruit du diable!

LA MARQUISE.

Non, à cela l'on met un ordre inconcevable.
Mais surtout au moment où le coup est porté,
Gardons-nous de montrer de la timidité;
Quand on veut réussir dans une telle affaire,
Il ne faut pas, cher duc, regarder en arrière.
Vous sentez que le comte, en se voyant ravir
Cette veuve et l'enfant qui charmaient son loisir,
Va jeter les hauts cris, et nous faire connaître
La haine que pour nous il a déjà peut-être.
Ne nous effrayons pas, et laissons-le crier :
Qui veut être vainqueur attaque le premier.
Mais afin d'éviter quelque retour sinistre,
Nous le surveillerons; tandis que le ministre,
(L'affaire bien connue), obtiendra la faveur
De donner à votre oncle un sage curateur.
Et moi, pendant ce temps, sans montrer de colère,
Je commande au château, comme propriétaire;
Je défends aux fermiers d'apporter de l'argent,
J'arrête les travaux, je gagne l'intendant :

Je me fais informer des revenus du comte,
Je chasse les mutins, avec les bons je compte;
Et, forte de l'appui de la cour et des lois,
Au nom de mon cher fils, je rentre dans ses droits.

LE DUC.

Oui, c'est parfaitement arranger une affaire.
Je ne vous croyais pas une femme ordinaire;
Mais je vois que, malgré ce petit air coquet,
Et votre goût connu pour le colifichet,
Vous êtes, à vrai dire, une maîtresse femme.
Comme vous savez bien diriger une trame!
J'en suis épouvanté! je sens un tel effroi,
Qu'au moment du combat je tremble malgré moi.
Je vois un père enfin, quoique très-ridicule,
Puni par ses enfans... J'ai là certain scrupule...

LA MARQUISE.

Dites que l'étrangère au maintien langoureux,
Je l'ai bien vu tantôt, a su plaire à vos yeux,
Que voilà le motif de la pitié soudaine
Qui contre nos projets maintenant vous entraîne.

LE DUC.

Je ne renonce point à suivre nos projets;
Je dis ce que je sens. Allons, faisons la paix.

Il lui baise la main.

LA MARQUISE.

J'ai pour condition qu'il faut qu'avec franchise,
La lettre de cachet me soit d'abord remise.
Vous l'avez?

LE DUC.

Oui, sans doute; elle est dans mes papiers.

Il tire son portefeuille. *Il cherche.*

Mais il faut la trouver. Non; c'est dans les derniers.
Mais écrivez toujours à la ville voisine,

J'irai vous la porter; je le promets, cousine.
De la pitié j'ai pu sentir la douce voix ;
Mais le devoir l'emporte, et je cède à vos droits.
La marquise sort, et le duc s'établit près d'une table pour chercher ses papiers.

SCÈNE IV.

LE DUC, *seul.*

Quand une femme hait, surtout hait une femme,
Rien ne peut arrêter le courroux qui l'enflamme ;
Elle ne connaît plus ni raison, ni pitié.
Et moi, dans ce complot me voilà de moitié :
Je ne puis reculer. Quant à son excellence,
Qui veut de tous les faits connaître l'évidence,
Je puis bien attester que mon cher oncle est fou;
Dès l'abord on le voit. Cette lettre, mais où
Pourrais-je l'avoir mise? Allons, cherchons encore.
Il va à la table.
Il vide son portefeuille sur la table et repousse ce qui le gêne.
Que de petits billets où l'on dit qu'on m'adore!
A mon tour, par égard, j'en écrivais autant...
Ah! voilà de Dorat le madrigal charmant
Qu'il fit à mon sujet : *le papillon malade.*
Cet aimable acrostiche, en forme de charade,
Fit un instant fureur par sa légèreté;
Chacun se l'arrachait dans la société.
Mais à qui ces cheveux de couleur isabelle?
C'est de la présidente : oui, je me le rappelle;
Son esprit est rempli de préjugés bourgeois,
Et sa grande vertu m'a tenu plus d'un mois.
Il reprend un autre papier.
Mais notre liaison lui fait naître un scrupule.

Son époux est jaloux ; il a ce ridicule,
Et je dois apaiser des remords et des pleurs :
Rendons lettres, portrait, il faut avoir des mœurs.

SCÈNE V.

LE DUC, MADAME DORMON.

MADAME DORMON, *sans voir le duc.*

Le comte n'est pas là ; je veux pourtant lui dire...
Elle aperçoit le duc.
Pardon, monsieur le duc.

LE DUC, *ramassant vivement ses papiers, tout en regardant madame Dormon.*

C'est vous?

MADAME DORMON.

Je me retire.

LE DUC, *l'arrêtant.*

De grâce, demeurez.

MADAME DORMON, *revenant.*

Vous voulez me parler?

LE DUC, *à part.*

J'ai promis le secret, je ne puis révéler...
Quand je la vois, je souffre, et j'aurais bien envie...

MADAME DORMON.

Le comte, malgré lui, vous tient peu compagnie.

LE DUC.

Haut. *A part.*
Il est à son école... Et je me priverais
Du plaisir de revoir de si charmans attraits !

MADAME DORMON.

Vous devez l'excuser ; il a ses habitudes,
Et les plaisirs pour lui sont encor des études.

LE DUC, *à part, en regardant madame Dormon.*

Une guimpe traîtresse, et voilant ce beau front,
Viendrait à sa beauté faire un cruel affront !

MADAME DORMON.

Mais qu'avez-vous, Monsieur? Je vois que quelque
Vous occupe beaucoup? [chose

LE DUC, *toujours en la regardant, et à part.*

Bientôt ce teint de rose
Se flétrit par les pleurs et par l'austérité;
Non. Je ne puis avoir autant de cruauté.

Haut.

Je dois vous l'avouer, c'est à vous que je pense :
On me juge souvent par une extravagance;
Eh bien! sans me vanter, je suis sage..., un enfant.

MADAME DORMON.

Je le crois comme vous, vous n'êtes pas méchant.
Vous mettez avec moi peu de cérémonie;
Mais c'est moins par orgueil que par étourderie.
Madame la marquise a plus d'aplomb que vous;
Elle va droit au but, et porte bien ses coups.

LE DUC.

J'en conviens, la cousine est une forte tête,
Et sait exécuter le projet qu'on arrête.
Contre vous, j'ai tantôt partagé son ardeur :
Vous m'avez désarmé; je cède à la douceur.

MADAME DORMON.

Je ne crois pourtant pas vous avoir fait offense.

LE DUC.

Excusez, si je dis ce que de vous l'on pense :
Oui, pour votre intérêt, je dois vous avertir
Qu'en ces lieux on vous voit habiter sans plaisir.
Le comte de Grandval est un homme facile;
On peut en abuser pour se le rendre utile;
Et, quand il en est temps, saisir l'occasion...
Vous avez son estime et son affection;
Le but de tous vos soins et de vos prévenances

Pourrait trahir un jour de grandes espérances.
Il aime votre fils, on ne vous connaît pas,
Mon oncle est jeune encor, vous avez des appas;
Et l'on peut soupçonner, sans blesser la justice,
Qu'il peut faire à l'hymen un dernier sacrifice :
Ces motifs sont bien faits pour forcer des parens
A prendre contre vous des moyens violens.

MADAME DORMON.

Je conviendrai, Monsieur, que cet air de mystère
Rend ma position tout-à-fait singulière;
Mais telle est contre moi l'injustice du sort,
Que je ne puis parler sans me donner un tort.

LE DUC.

Hélas! si vous saviez ce qu'on trame d'avance,
Vous vous empresseriez de rompre le silence.
Vous avez contre vous des gens bien inquiets,
Et dont vous menacez les plus chers intérêts.
Ces parens irrités tiennent par leur naissance
Aux hommes revêtus d'une entière puissance :
Avec des protecteurs on peut aller très-loin...
De m'expliquer, je crois, je n'ai plus grand besoin :
Vous devez deviner tout ce que la colère...
Peut tenter contre vous que l'on sait étrangère.

MADAME DORMON.

Vous voulez m'effrayer. Moi, j'ignore comment
J'armerais contre moi votre gouvernement;
Je n'ai rien fait, je crois, qui soit répréhensible :
Pourquoi donc m'en vouloir? comment est-il possible
Que j'aie à redouter un acte de rigueur?
Eh! n'ai-je pas d'ailleurs un digne protecteur
Qui ne laissera point opprimer l'innocence?

LE DUC.

Contre une telle attaque il sera sans défense;

La mesure est bien prise, et peut-être aujourd'hui
L'on peut, en agissant, vous séparer de lui.

MADAME DORMON, *effrayée.*

Comment donc se peut-il?

LE DUC.

Je n'en fais plus mystère;
J'ai pu contribuer au mal qu'on veut vous faire;
Mais je veux maintenant, et j'en ai le moyen,
En arrêter l'effet, si vous le voulez bien.
Agissons franchement, faites-moi confidence
De vos droits sur le comte, et de votre naissance;
Dites si votre fils, que l'on redoute tant,
A droit à ses bienfaits comme un secret enfant...
Vous m'entendez, je crois?...

MADAME DORMON, *froidement.*

Beaucoup trop, je vous jure.

LE DUC.

Je l'ai cru voir tantôt : trahi par la nature,
Le comte malgré lui me semblait entraîné,
On n'agit point ainsi pour un infortuné...

MADAME DORMON, *vivement.*

Ce que vous dites là doit me combler de joie...
Vous voyez devant vous que mon cœur se déploie.

LE DUC.

Avouez sa naissance, et ce cœur généreux,
En trompant mes parens, saura vous sauver d'eux.

MADAME DORMON, *effrayée.*

Me sauver! me sauver! et quelle est donc la peine
A laquelle aujourd'hui me réserve leur haine?

LE DUC.

Puis-je vous le cacher? on doit très-promptement
Par un ordre secret vous conduire au couvent.

MADAME DORMON.

Par un ordre secret!

LE DUC.

Calmez-vous, et silence!
Contre un tel attentat je prends votre défense;
Je ne puis, il est vrai, braver ouvertement
Cet ordre expédié par le gouvernement;
Mais nous pouvons tous deux, si vous voulez m'en croire,
En empêcher l'effet et le rendre illusoire.
Demain on l'exécute. Il faut que cette nuit
Vous sortiez du château sans éclat et sans bruit.
J'ai mon valet de chambre, un garçon fort habile,
Qui peut pour le départ vous être très-utile;
Emmenez votre enfant, dans l'ordre il est compris;
Vous vous dirigerez tous les trois vers Paris;
Lafleur vous conduira dans un charmant asile
Écarté du grand monde, et pourtant dans la ville;
Là, vous échapperez, en suivant mes avis,
A l'arrêt qui menace et vous et votre fils.

MADAME DORMON, *ironiquement.*

Dans ce charmant asile où le luxe domine,
Qui doit me préserver du coup qu'on me destine,
Vous viendriez sans doute, en galant protecteur,
De deux infortunés partager la douleur?

LE DUC.

Eh bien, n'allez-vous pas me taxer d'imposture?
Non, mon intention est vraiment bonne et pure.

MADAME DORMON.

Mais peut-on franchement croire à votre candeur?
Vous passez dans Paris pour un grand séducteur;
Ce renom, qui vous a procuré tant de gloire,
Doit, vous en conviendrez, m'empêcher de vous croire.
Vous voulez m'enlever, et très-innocemment;
Vous me faites courir un danger imminent,
Afin de m'en sauver par une prompte fuite :

D'un honnête valet je suis sous la conduite :
Et je cours habiter, sous sa protection,
D'un seigneur très-galant la petite maison.

LE DUC.

Eh bien, vous vous trompez. A tort on me soupçonne.

MADAME DORMON.

Ah! par de tels moyens on n'abuse personne;
Et vous me supposez trop novice vraiment :
Je serais de moitié dans cet enlèvement.

LE DUC.

Que ne puis-je prouver!...

MADAME DORMON.

S'il est vrai qu'on m'opprime;
Si d'un ordre surpris je deviens la victime,
J'aurai pour m'appuyer un protecteur puissant.
Ah! s'il y consentait, je pourrais à l'instant,
En prononçant un mot contre cette ennemie
Dont l'intrigue aujourd'hui vient tourmenter ma vie,
Prouver à ses parens que je puis dans ces lieux
Être maîtresse un jour et commander plus qu'eux.

LE DUC, *à part.*

De mon oncle en secret serait-elle la femme?

Haut.

Allons, de mon projet ne parlons plus, Madame;

En riant.

J'étais de bonne foi, mais il se peut pourtant
Que, sous le bienfaiteur, j'eusse caché l'amant.
Mais, puisqu'on ne veut point accepter mes services,
Habiter avec moi ma maison de délices;
Puisque vous dédaignez un véritable preux
Qui voulait en champ clos combattre sous vos yeux,
Je dois me retirer en jurant, sur mon ame,
Que c'est la vérité que j'ai dite, Madame.

A part, en sortant.
J'aurais bien dû me taire. Une bonne action
Me tourne toujours mal. A quoi sert la raison?

SCÈNE VI.

MADAME DORMON, *seule.*

De persécutions serais-je menacée?
C'est ce duc qui m'en donne à présent la pensée.
Peut-être voulait-il, en me parlant ainsi,
S'assurer des moyens de m'éloigner d'ici?
De sa part ce n'était qu'une odieuse feinte;
Il a cru que j'étais accessible à la crainte;
Que, tout en me cachant le piége séducteur,
Il pourrait par l'effroi s'emparer de mon cœur!
Je ne sais que penser de tout ce qui se passe.
Mais tâchons d'échapper au sort qui me menace;
Au comte révélons qu'on voulait aujourd'hui,
Afin de me sauver, m'entraîner loin de lui.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, MADAME DORMON.

MADAME DORMON.

D'où viens-tu donc, mon fils?

ÉDOUARD.

De tenir mon école,
En présence du comte. Oh! pas une parole.
Je sais bien contenir mon petit régiment :
Mon ami de nous tous s'est trouvé si content,
Qu'il m'a promis... devine....

MALAME DORMON.

Un instrument utile.

ÉDOUARD.

Bah! bien mieux que cela. Je te le donne en mille!

Il va faire dresser le petit alezan,
Qui sera pour moi seul. Hein! qu'en dis-tu, maman?

MADAME DORMON.

Il a trop de bonté.

ÉDOUARD.

C'est lui qui doit m'apprendre
A le bien gouverner. Mais je vais le surprendre,
Car Dubois en secret me fait souvent monter;
Et sans avoir appris, va, je sais bien trotter.
Mon ami, dans un mois, veut que je l'accompagne;
Nous irons tous les deux parcourir la campagne :
Quel bonheur! quel plaisir! ah! déjà je me vois,
Ferme sur mon cheval, galoper dans les bois.

MADAME DORMON.

Songe, mon Édouard, qu'il faut de la prudence.

ÉDOUARD.

Adieu tous les jouets de ma trop longue enfance :
Je suis un homme, moi!

MADAME DORMON.

Cette vivacité
Me rappelle son père.

ÉDOUARD.

Ah! de ma liberté
Je sens déjà le prix. Bientôt viendra l'escrime :
Tiens, d'y penser, maman, un certain feu m'anime...

MADAME DORMON, *émue.*

Cet exercice-là, vous le prendrez plus tard :
Ah! pourquoi faut-il donc qu'on en ait fait un art!

ÉDOUARD.

A propos! j'oubliais... j'ai quelque chose à faire;
Et d'un nouveau travail j'étonnerai mon père.

MADAME DORMON.

Son père!

ÉDOUARD.

Allons, il faut du plan que j'ai levé

Que je fasse un dessin bien net et bien lavé.

Il court à la table.

Ma table est assez grande. Ah! bon dieu, quel désordre!
Où sont donc les papiers que j'avais mis en ordre?
Je ne trouve plus là mes notes, mes extraits,
Papiers très-importans que je perds pour jamais.
Je le gage d'avance, oui, c'est cet imbécile
De monsieur Bourguignon, qui veut faire l'utile,
Et qui, pour ranger mieux, m'aura tout dérangé;
Il doit me le payer, il aura son congé.

MADAME DORMON.

Eh quoi! vous voudriez, pour une bagatelle,
Vous plaindre d'un valet, le punir de son zèle?

ÉDOUARD.

Mais Bourguignon sait bien que la table est à moi,
Qu'on n'y doit pas toucher, que j'en ai fait la loi.
Mais ne crains rien, maman, je n'ai plus de colère;
Et je vais réparer... La chose singulière!

Il se rapproche de la table et range les papiers.

Des cheveux, des papiers; ah, la suave odeur!
De cette tresse aussi très-belle est la couleur!
Bon! encore un papier... eh! mais, que signifie...
Pour voir ce qu'il contient, ma foi, je le déplie...
Une gravure en tête... ah! ce cartel est beau!
Que peut signifier?... C'est pour moi tout nouveau.
Qui donc a pu laisser?...

MADAME DORMON, *à part.*

Tout l'occupe et l'amuse.

ÉDOUARD, *lisant tout bas.*

On parle de ma mère et, si je ne m'abuse,
De moi.

MADAME DORMON.

Que lis-tu donc?

ÉDOUARD.

Ma foi, je n'en sais rien;
Je vois là de grands mots que je n'entends pas bien.
« Il est enjoint à tout prevôt et cavaliers de maré-
« chaussée, d'arrêter ou faire arrêter une femme qui
« se dit nommer Dormon et un enfant... »

MADAME DORMON.

O ciel! qu'ai-je entendu! mon fils, que signifie?...
Montrez-moi ce papier.

ÉDOUARD.

Qu'as-tu donc, chère amie?

MADAME DORMON.

C'est un ordre obtenu, dirigé contre moi.
On veut nous arrêter...

ÉDOUARD.

Nous arrêter! Pourquoi?

MADAME DORMON.

Le duc avait raison. Je vois la perfidie...
Contre mon fils et moi cette trame est ourdie.

ÉDOUARD.

Le roi n'a point signé sans doute un tel écrit:
Le monarque est très-bon, mon ami me l'a dit.

MADAME DORMON.

La marquise a formé cette odieuse intrigue.
Gendres, frères, neveu, sont entrés dans la ligue;
Je vois trop maintenant quels sont mes ennemis!

ÉDOUARD.

Eh bien! pour défenseur n'as-tu donc pas ton fils?
Ils sont plus grands que moi, mais j'ai plus de courage.

MADAME DORMON.

C'est notre ami, mon fils, qu'en nous deux l'on outrage.
Ah! quand il connaîtra les projets odieux
Qu'ont formé ses enfans en venant dans ces lieux...
Je suis au désespoir!

ÉDOUARD.

Calme-toi donc, ma mère.

SCÈNE VIII.

EDOUARD, LE COMTE, MADAME DORMON.

ÉDOUARD.

C'est vous, monsieur le Comte? oh! je ne puis me taire.

LE COMTE.

Et qu'as-tu, mon enfant?

ÉDOUARD.

C'est ce petit papier,
Que tient encor maman, qui vient de l'effrayer.

Elle lui remet le papier.

LE COMTE.

De grâce, donnez-moi... Dieux! que viens-je de lire!

ÉDOUARD.

Du très-mauvais français, je puis bien te le dire!

LE COMTE.

Et comment cet écrit est-il entre vos mains?

ÉDOUARD.

Il était sur ma table auprès de mes dessins.

MADAME DORMON, *cherchant à se rappeler un fait.*

En entrant tout à l'heure, oui, je me le rappelle...
Le duc en ma faveur pour me prouver son zèle...

LE COMTE.

En quoi donc?

MADAME DORMON.

Des papiers dans sa poche remis...
Mon départ qu'il voulait ordonner pour Paris,
Me font voir maintenant que c'est lui qui m'éclaire
Par sa distraction réelle ou volontaire.

LE COMTE.

C'est donc de lui que vient la lettre de cachet?...
Et de nous séparer on avait le projet?
Les méchans!

MADAME DORMON.

N'allez pas, d'abord, monsieur le Comte...

LE COMTE.

J'éprouve en même temps le courroux et la honte.

MADAME DORMON.

Ah! quel que soit leur tort, ne vous emportez pas.

LE COMTE.

Laisse-t-on impunis de pareils attentats?
Sous le prétexte vain de visiter un père,
Ils viennent me ravir un enfant et sa mère!

MADAME DORMON.

Qu'ai-je donc fait, hélas!

LE COMTE.

Vous m'avez consolé.
Vous calmez les chagrins dont ils m'ont accablé:
Dans mon jeune Édouard, dans vos soins, dans l'étude,
J'ai rencontré l'oubli de leur ingratitude;
Malgré leur abandon j'ai connu le bonheur :
Et ces traîtres encore osent blesser mon cœur!
C'est leur avidité, leur basse jalousie,
Qui viennent contre vous d'armer la perfidie;
Ils craignent que, séduit par cet aimable enfant,
Je ne fasse à la mère un sort indépendant :
Oui, c'est leur avarice enfin qui les domine;
Et pour avoir plus d'or ils trament ma ruine.
C'est cet or, nécessaire à leur perversité,
Qui doit payer leur luxe et leur frivolité;
Qui force ces méchans, pour ressource dernière,
Peut-être à désirer la fin de ma carrière.

MADAME DORMON.

Non, ne le croyez pas : ce n'est pas contre vous,
Vous le voyez, Monsieur, qu'ils ont porté leurs coups.

LE COMTE.

Ils sont plus criminels... Quoi! c'est contre une femme
Et contre un faible enfant qu'ils dirigent leur trame!

Ont-ils donc pu penser que je le souffrirais?
Me séparer de vous! le pourrai-je jamais?

Il les prend dans ses bras.

De toi, mon cher enfant, de vous, ma douce fille:
Vous êtes plus pour moi que toute ma famille!

ÉDOUARD.

O mon ami!

MADAME DORMON.

Mon père!

LE COMTE.

Allons, ne pleurez pas:
Je connais le moyen de punir des ingrats.
Mais pouvaient-ils pousser plus loin l'extravagance!
Quoi, du jeune Louis qui gouverne la France
Oser trahir ainsi la justice et les vœux,
Au moment où ses lois font un peuple d'heureux;
Que les serfs du Jura renaissent à la vie,
Que tous les protestans retrouvent leur patrie;
Dans ce même moment où son cœur généreux
Va sauver l'innocent des terribles aveux
Qu'une cruauté froide arrache à la nature!...
Et c'est sous un tel roi qu'on nous fait cette injure!
C'est en vain qu'appuyés d'un ministre abusé,
Les traîtres vont au but qu'ils se sont proposé...
Non, non, de cet écrit vous n'avez rien à craindre.
Mais c'est perdre en ces lieux trop de tems à me plaindre.
Je cours, sans respecter ni leur rang ni mon nom,
Les faire tous, morbleu! chasser de ma maison.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ton courroux est passé, grâce aux soins de ma mère.

LE COMTE.

Soit, qu'ils restent ici.

ÉDOUARD.

Que pouvait-on nous faire ?

LE COMTE.

On pouvait, mon enfant, t'arracher de mes bras.

ÉDOUARD.

Me séparer de toi ! je ne le conçois pas...
Mais te voilà tranquille.

LE COMTE.

Oui ; mais je n'ai pu l'être
Lorsque j'ai découvert le complot le plus traître...
C'est un tort, mon enfant ; ne fais pas comme moi :
Il faut dans tous les temps être maître de soi ;
L'être faible aisément cède à la violence,
L'homme qui sent sa force agit avec prudence.

ÉDOUARD.

Hélas ! c'est pourtant moi qui causai tes chagrins
Par ce petit papier trouvé sur mes dessins ;
Ah ! si je l'avais su... Mais quel est ce mystère ?
Qui peut contre maman fâcher le ministère ?

Et pourquoi nous vient-il tourmenter aujourd'hui?
Nous n'avons jamais eu de querelle avec lui.

LE COMTE, *en riant.*

Tu sauras ce secret plus tard.

ÉDOUARD.

Pourquoi le taire?
D'un enfant tu me crois toujours le caractère :
Et tu le vois pourtant, de moi l'on fait état,
J'ai pensé devenir un prisonnier d'état.

LE COMTE.

Oui, l'on te traite en homme.

ÉDOUARD.

Eh bien donc, fais de même,
Et dis-moi le motif de ton courroux extrême.
Je t'ai bien vu pleurer, maman pleurait aussi;
Il est quelque malheur que l'on me cache ici.

LE COMTE.

Ces secrets, mon enfant, ne sont point de ton âge;
La lettre de cachet...

ÉDOUARD.

Est d'un grand avantage;
Mais l'on n'arrêtait pas, chez les Athéniens,
Par lettres de cachet les jeunes citoyens.
De même on n'en fit pas un grand usage à Rome.

LE COMTE.

Partout où sans la loi peut commander un homme,
Les excès du pouvoir doivent être connus.
Comme un autre pays la France a ses abus;
Mais il viendra ce temps, qui n'est pas loin peut-être,
Où sous de justes lois tu la verras renaître.

ÉDOUARD.

Je veux, si dans ce temps on me vient consulter,
Gravement.
Qu'il faille un *plébiscite* au moins pour arrêter.

LE COMTE.

Mon cher législateur, vous irez, pour me plaire,
Avertir de ma part Durand et le notaire
De m'attendre tous deux.

ÉDOUARD.

Où?

LE COMTE.

Dans mon cabinet.

ÉDOUARD, *en faisant la moue.*

J'y vais. — Je n'aime pas les lettres de cachet.

Il sort.

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

Si contre le malheur mon ame est affermie,
Je dois cet avantage à la philosophie.
Ah! que bien à propos j'ai comprimé mon cœur!
Si je m'étais livré tantôt à ma fureur,
Pourrais-je me venger? Mon neveu va paraître,
Cachons que de la lettre on m'a rendu le maître.
S'il sait que du projet je suis instruit déjà,
Sur le reste du plan l'étourdi se taira...
Non, le duc est un homme à ne pouvoir se taire;
Et, sans trop le presser, je saurai le mystère.
Des autres pourrait-il conserver le secret,
Lorsque contre lui-même il est plus qu'indiscret?
C'est un fat qui dit tout, qui souvent vous offense
Moins par méchanceté que par inconséquence.
Je le vois qui s'approche : allons, contraignons-nous;
Et sous un air riant déguisons mon courroux.

SCÈNE III.

LE DUC, LE COMTE.

LE DUC.

On vient de m'avertir que vous aviez l'envie
De causer avec moi.

LE COMTE.

Mais oui, je vous en prie.
Écoutez, mon ami, vous savez qu'en tout temps
Je vous ai témoigné les plus doux sentimens.
Trop souvent entraîné dans de folles parties,
Vous reveniez à moi, je payais vos folies.

LE DUC.

Oui, mon cousin et moi nous étions de grands fous.

LE COMTE.

C'est pourquoi je voulus le séparer de vous :
Je le fis voyager...

LE DUC.

Pour voir cette Angleterre
Où la mort vint trop tôt abréger sa carrière.
Je l'aimais tendrement, et vous le savez bien.

LE COMTE.

Ah ! par votre chagrin on peut juger du mien !
Puisque vous conservez pour votre ami d'enfance
Un souvenir si doux, je conçois l'espérance
Que vous direz au père, à celui qui jadis
Par des bienfaits vous mit au rang de ses amis,
Quel est le vrai motif qui décida mon gendre,
Vous et ma belle-fille à venir me surprendre.
De croire à leur amour j'ai très-peu de raison ;
Et si plutôt le cœur se livrait au soupçon,
Je croirais, mon neveu, que quelque sourde intrigue
Contre... je ne sais qui, vous rassemble et vous ligue.

LE DUC.

Vous devinez fort juste ; et je souffre vraiment
De ne pas sur ce point vous parler franchement.

LE COMTE, *finement.*

Ah ! je me doute bien qu'une secrète trame
A conduit la marquise...

LE DUC.

Elle a, pour une femme,
Un certain caractère, une force d'esprit
Qui lui donne à la cour un très-puissant crédit.
Et quand son fils aura son superbe apanage...

LE COMTE.

Ah! c'est peut-être là le but de son voyage ?

LE DUC.

Elle venait vous voir...

LE COMTE.

Je vous entends très-bien ;
Et vous m'avez prouvé qu'on en veut à mon bien.
Que ne le disait-on ? J'aurais fait de moi-même
Ce qu'on n'obtiendra pas par un autre système.

Avec une feinte bonté.

Oui, je pourrais, conduit par un tendre penchant,
Donner à mes chers fils mes biens de mon vivant.

LE DUC.

Comment, il serait vrai ?

LE COMTE, *à part.*

Je saurai le mystère.

LE DUC.

Mais ce don généreux peut terminer l'affaire ;
D'en finir avec eux voilà le vrai moyen,
Et tout leur grand projet va se réduire à rien.
Mais avant de conclure, agissez de manière
Que vous ayez d'un fonds la rente viagère...

Ou mieux, si vous voulez suivre toujours vos goûts,
Vous gardez une ferme où vous plantez vos choux.

LE COMTE, *malignement.*

Oui, sans doute, il faut bien me garder quelque chose;
Eh bien! quand je saurai tout ce qu'on se propose,
Nous pourrons y penser, mais dans deux ou trois ans.

LE DUC.

Mais dans trois ans, mon oncle, il ne sera plus temps.
Songez donc que l'on va présenter la requête
Afin que l'on vous nomme un curateur honnête.

LE COMTE.

Un curateur, à moi!

LE DUC.

Bon Dieu! qu'ai-je fait là?

LE COMTE.

On me croit donc un fou?

LE DUC.

Je ne dis pas cela;
Mais à la cour au moins on peut le faire croire.

LE COMTE, *furieux.*

Mon indignation d'une trame si noire...

LE DUC.

Comment diable ce mot m'est-il donc échappé?

LE COMTE, *à part.*

Vite, opposons le calme au coup qui m'a frappé.
Haut.
Mais, tout fou que je suis, il faut que l'on m'entende.

LE DUC.

Qui pourrait refuser votre juste demande?
Mais loin de vous fâcher, n'est-il pas plus prudent
De méditer en paix votre accommodement?

LE COMTE, *calmant tout à coup sa colère.*

Soit. Avant de traiter il faut d'abord m'instruire.

LE DUC, *en riant.*

Eh! malgré moi déjà vous m'avez fait tout dire.

LE COMTE.

Sur quoi fondent-ils donc?...

LE DUC.

A Paris on apprend
Par des gens du pays, je ne sais trop comment,
Que, zélé partisan des doctrines nouvelles,
Vous traitez tous nos droits comme des bagatelles;
Qu'entouré de savans vous faites des essais;
Que vous vous ruinez à chercher des engrais;
Que vous prenez chez vous je ne sais quelle femme;
Que tout le voisinage en se moquant vous blâme;
Qu'enfin vos actions, dont le monde se rit,
Annoncent clairement un travers de l'esprit:
Ces bruits ont alarmé la chère belle-fille.
Elle me fait mander; j'appelle la famille:
Au ministre, mon oncle, on court en dire un mot.
Il me donne un moyen pour agir au plus tôt,
C'est celui de venir, et de voir par moi-même
Ce qu'on peut opposer à ce péril extrême;
Si, pour les intérêts de votre petit-fils,
On pourra de vos biens sauver les grands débris,
Après que l'on aura, puisqu'il faut vous le dire,
Réussi promptement à vous faire interdire.

LE COMTE, *à part.*

En riant.

Soyons maître de nous. — Eh bien! mon cher neveu,
Vous qui m'avez jugé, dites; voyons un peu
Tout ce que vous pensez de l'état de ma tête?

LE DUC.

Un jour vous le saurez, mais par notre requête.

LE COMTE.

Vous l'avez?

LE DUC.

Le baron vient de me la donner,
Afin de la juger, et puis de la signer.

LE COMTE.

Et c'est vous qui prouvez qu'en mainte circonstance
Je vous ai donné, moi, des preuves de démence?

LE DUC.

Ce n'est pas la parole en vous qu'il faut juger,
Quoique votre langage ait un air étranger.
Vous ne vous servez pas des termes à la mode.
Du bizarre Rousseau vous singez la méthode,
Mais vous raisonnez bien, et je vois, au total,
Qu'on ne verrait en vous qu'un franc original.
Quant à vos actions, ah! c'est tout autre chose;
C'est ce qui contre vous donnera gain de cause.
Par exemple, jamais homme de votre rang
Peut-il être vêtu comme un petit marchand?

Gaîment.

Si mon valet de chambre avait l'impertinence
De mettre un tel habit, surtout en ma présence,
Je le ferais chasser par mes derniers laquais.

LE COMTE.

Lorsque sur le beau sexe on n'a plus de projets,
On fait bien peu de cas d'une riche parure

LE DUC.

Si vous portiez encor quelque peu de dorure.

LE COMTE.

L'or que sur mon habit on mettrait en galon,
Je le donne; et le pauvre y gagne la façon.

LE DUC.

Voilà de ces calculs...

LE COMTE.

Qu'on devrait toujours faire.

Mais revenons, de grâce, à notre belle affaire.
C'est donc vous, mon ami, dont l'extrême raison
Prouve de mon esprit une aberration ?
N'usez pas envers moi de quelque terme vague
Pour apprendre au ministre en quel point j'extravague;
Il faut du positif.

LE DUC.

Oh! mais l'on vous a vu,
Et l'on ne dira rien qui ne soit très-connu.

LE COMTE, *d'un air caressant.*

Vous devriez, mon cher, me lire la requête
Que l'on adresse au roi sur cette pauvre tête.
Comme un fou, je le crois, on peut m'y présenter,
Mais difficilement on peut le constater;
Et je saurais très-bien, en voulant me défendre,
Retourner contre vous le piége et vous y prendre.

LE DUC.

Oh! l'on doit éviter d'aller au parlement :
Dans une telle affaire on agit prudemment.

LE COMTE.

Par prudence on commet une double injustice.
Et ne risquez-vous pas d'en être le complice,
Quand à l'homme accusé vous dérobez les faits
Qui le font condamner par des moyens secrets?

LE DUC.

Ce que vous dites là me paraît raisonnable.

LE COMTE, *finement.*

Si je les connaissais, il serait très-probable
Que je pusse y répondre, ou trouver les moyens,
Comme je vous l'ai dit, d'abandonner mes biens.

LE DUC.

Vous voulez par bonté finir à l'amiable ?

LE COMTE.

Oui; comme vous avez un caractère aimable,

Vous serez entre nous le conciliateur;
Un tel arrangement vous fera de l'honneur.
Vous êtes né vraiment pour la diplomatie.
Si le ministre sait que par votre génie
Vous avez mis d'accord le père avec le fils,
Une ambassade au moins en doit être le prix.

LE DUC.

Ah! je serais charmé de terminer l'affaire.

LE COMTE.

Eh bien! lisez l'écrit.

LE DUC.

Il doit trop vous déplaire.

LE COMTE.

Bah! si vous terminez un scandaleux procès,
Appuyant.
Je donne cette terre, afin d'avoir la paix.
A part.
Je le tiens.

LE DUC.

Ce qu'il veut, il me force à le faire...
Cependant, je crains fort de vous mettre en colère.
Il tire de sa poche la requête.
Le voilà ce morceau, chef-d'œuvre du baron!

LE COMTE, *en s'efforçant de rire.*

Voyons s'il nous a fait quelque chose de bon;
Faisons un tour au parc, et là, dans le silence...

LE DUC.

C'est là que vous voulez juger son éloquence.

LE COMTE.

Eh! non, ne sortons pas, car je vois arriver...
Eh mais, plus à propos pouvaient-ils se trouver?

LE DUC.

Qui donc?

LE COMTE.

Voilà mon gendre avec ma belle-fille,
Nous devons au hasard le conseil de famille.

LE DUC, *à part.*

Ah! je serai grondé!

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON.

LE COMTE.

Venez, mes chers enfans,
Nous nous occupons là de faits intéressans :
Mon neveu m'a tout dit. Je sais toute l'affaire;
Et nous allons ici la terminer, j'espère.

LA MARQUISE, *dans le plus grand étonnement.*

Vous savez le motif...?

LE COMTE.

Qui vous fait contre moi
Pour l'intérêt d'un fils recourir à la loi.

LA MARQUISE, *au duc.*

Comment! vous avez dit?...

LE BARON.

Ah mon dieu! quelle tête!

LE DUC.

Mon oncle veut de plus entendre la requête.

LA MARQUISE, *effrayée.*

Eh quoi, vous la liriez!...

LE COMTE.

Oui, je veux tout savoir.
Et de la lire ici je lui fais un devoir.
Le ministre sur moi désire qu'on l'éclaire;
Ira-t-il sans pudeur tromper le ministère,
En présentant des faits qu'il ne peut avoir vus,

Que je déclare faux s'ils ne me sont connus ?

LE DUC.

Oui, le ministre veut en tout de la franchise ;
Et le comte saura sur quoi l'on s'autorise
Pour l'accuser ainsi. Je lui dirai les faits ;
Tous ses torts à nos yeux ne sont pas des secrets.

LE COMTE.

Oui, l'on doit être franc, surtout quand on accuse.
Imitez-moi. — Voyez, je n'y mets point de ruse.
A part.
Ils me paîront bien cher.

LE BARON, *au duc.*

Vous nous perdez, Monsieur.

LA MARQUISE, *bas au duc.*

Votre indiscrétion...

LE DUC.

Est l'effet d'un bon cœur.
Vous ignorez combien mon oncle est raisonnable :
Croiriez-vous qu'il veut bien traiter à l'amiable,
Si ses torts bien connus, que vous avez cités,
Sont avoués par lui comme des vérités ?

LA MARQUISE, *étonnée.*

Traiter à l'amiable ?...

LE DUC.

Oui, par-devant notaire ;
Pour votre fils, Madame, il vous cède sa terre.

LE COMTE.

Je ne l'en dédis pas. Oui, mon intention
N'est pas de dissiper votre succession ;
Et si vous me prouvez, ma chère belle-fille,
Qu'en régissant mes biens je nuis à ma famille,
Je vais dès à présent, conformément aux lois,
De mon cher petit-fils assurer tous les droits.

LE DUC.

Mon oncle, en vérité, vous parlez comme un ange;
Grâce à vous, grâce à moi, maintenant tout s'arrange.
Quelle adresse j'ai mise à le conduire là!
Et c'est à l'indiscret que vous devez cela.

LA MARQUISE, *bas au baron.*

Il nous force à rester, avec cette espérance.

LE BARON.

Malgré ce beau traité, moi je fuis sa présence.

LA MARQUISE.

Je vous suis.

LE COMTE, *les arrêtant.*

Vous partez? cela ne se peut pas,
Puisque ici, devant vous, pour finir nos débats,
Je jure sur l'honneur que par-devant notaire,
A l'aîné de mes fils je donne cette terre,
Et cela dès ce soir: mais à condition
Qu'on lira devant moi votre pétition.

LE BARON, *bas à la marquise.*

Dès qu'il en fait serment, comptez sur ses largesses.

LE COMTE, *tendrement.*

Pourquoi donc, mes enfans, douter de mes promesses?
Qui sait? cet écrit-là, loin de nous désunir,
M'éclairant sur mes torts, pourra nous réunir.

LA MARQUISE.

Monsieur, c'est que...

LE COMTE.

Je vois très-bien ce qui vous gêne:
On craint que cet écrit au courroux ne m'entraîne:
Eh! non, rassurez-vous, quand on se plaint des gens,
Je sais qu'on ne va pas chercher les complimens.
En philosophe, moi, je subirai l'offense.

A part.

Cette lecture-là commence ma vengeance.

LE DUC, *à la marquise.*

Restez : il faut traiter.

LE COMTE.

Oui, maintenant lisons
Votre requête, et puis nous la discuterons.
Au baron.
Vous en êtes l'auteur, faites-en la lecture.

LE BARON, *embarrassé.*

Excusez, je ne puis vous faire cette injure ;
Votre gendre, Monsieur, n'a point un intérêt...

LE COMTE.

Oui, vous héritez peu. C'est Madame, en effet,
Qui défend pour son fils cet heureux droit d'aînesse.

LA MARQUISE, *embarrassée.*

Et c'est cet amour-là qui contre vous me presse ;
Mais vous êtes mon père, il est de mon devoir
De ne vous point citer les torts que j'ai pu voir.

LE COMTE, *à part.*

A cette pudeur-là j'étais loin de m'attendre.

LE DUC.

Mais à ces beaux refus je ne peux rien comprendre.
Vous convenez tous deux de signer cet écrit
Pour que l'oncle présent soit dûment interdit ;
Et pour le lire ici vous faites la grimace ?
Ce qu'on dit en arrière, il faut le dire en face :
C'est mon principe, à moi. Je lirai sans façon
L'acte qui doit servir...

LE COMTE.

A l'interdiction.
Moitié riant.
Mais d'abord, mon neveu, dans une telle affaire,
Il faut suivre en tout point l'ordre judiciaire.
L'accusé qui paraît devant le parlement

Doit, par peur ou respect, se tenir humblement.
Je veux des tribunaux suivre en tout l'étiquette;
Gravement. Il prend une chaise et se découvre.
Et devant mes enfans je suis sur la sellette.

LA MARQUISE, *au comte.*

Mais c'est vous qui voulez...

LE DUC.

Oh! le mot est charmant,
Je vois qu'on finira le procès en riant.

LE BARON, *à part.*

Rire, je n'en crois rien.

LA MARQUISE, *à part.*

Le duc est en délire.

LE COMTE.

Le coupable est présent, l'accusateur peut lire.

LA MARQUISE, *bas au baron.*

Comment ne voit-il pas que de nous il se rit?

LE BARON, *bas à la marquise.*

Peut-il avoir le front de lire cet écrit?

LE DUC, *à part en riant.*

Ils me font une mine!... Ah! pendant la lecture,
Je pourrai m'amuser au moins de leur figure.
Il lit.

« Monseigneur. — Comme il est de l'intérêt de la
« monarchie, que les biens des familles nobles se trans-
« mettent avec leurs noms dans toute leur intégrité,
« les enfans et petits-enfans du comte de Grandval
« supplient votre excellence de jeter sur eux un regard
« de bienveillance, et de les préserver de leur ruine.

LE COMTE.

Le début est brillant.

LE DUC, *lisant.*

« Ils ont la douleur de voir leurs biens dissipés, leurs

« terres morcelées, leur crédit épuisé, par l'inconduite
« publique du comte de Grandval, leur père et grand-
« père.

LE COMTE.

J'ai dissipé mes biens,
Et de les gouverner je n'ai plus les moyens!
C'est très-juste. Lisez, je verrai par la suite
Sur quoi l'on a fondé ma publique inconduite.

LE DUC.

Fort bien. Mais écoutez sans montrer de courroux.

Il lit.

« Cette inconduite est le fruit de mille idées nouvelles
« qu'il accueille avec ardeur, et dont le peu de succès
« a totalement dérangé sa fortune.

LE COMTE.

Peut-être, délaissé de mes fils et de vous,
J'ai trop vu, dans les arts dont je fais mon étude,
Les moyens de charmer ma longue solitude :
Ces travaux, j'en conviens, ont pour moi des appas,
Et m'ont de plus offert de très-grands résultats;
C'est un tort. Vous n'aimez ni beaux-arts, ni science;
J'aurais dû, comme vous, rester dans l'ignorance.

LE DUC.

Ah! le trait est malin!

Il lit.

« Il est descendu de la classe illustre dans laquelle il
« est né, pour se jeter dans celle des plus obscurs plé-
« béiens.

LE COMTE.

Est-ce donc un défaut?
Oui, pour moi l'honnête homme est l'homme comme il [faut;
Il possède à mes yeux le rang et la richesse,
Sitôt que dans son cœur j'ai trouvé la noblesse.

LE DUC, *lisant.*

« Il fait abattre les tours de son château.

LE COMTE.

Ah! doucement, Messieurs, je vous arrête là.
Et quel mal, dites-moi, peut-on voir à cela?

LE BARON.

Ces tours intéressaient par leur aspect gothique.

LA MARQUISE.

Ce sont de sûrs garans d'une noblesse antique.

LE DUC.

Oui, l'un de nos aïeux, dans ce grand château-fort,
Arrêta près d'un mois l'Anglais duc de Bedfort.

LE COMTE.

Excusez-moi. J'ai cru qu'en ses nobles querelles
Votre fils n'aurait pas besoin de citadelles,
Et qu'il ne viendrait pas batailler à vos yeux,
Tout revêtu de fer, ainsi que ses aïeux.
J'ai pensé qu'il suivrait l'exemple de son père;
Que, le côté chargé d'une lame légère,
Vous le verriez, paré des plus riches habits,
Faire admirer sa grâce aux dames de Paris;
Et qu'afin de prouver son antique noblesse...
Au duc.
Il prendrait, comme vous, une aimable maîtresse.

LA MARQUISE.

Au moins il a son tour.

LE DUC.

Ah! c'est peu généreux
De traiter aussi mal le meilleur des neveux.

LE COMTE.

Lisez.

LE DUC, *lisant.*

« Il a fait abattre les tours de son château, renoncé
« à ses droits seigneuriaux, supprimé ses chasses, sous

« le prétexte frivole de faire des heureux ; ce qui est
« contre tous les droits et priviléges de la noblesse.

LE COMTE.

Sur certains points on a pu me confondre :
Ici j'ai des raisons au moins pour vous répondre.
La chasse est un plaisir qui ne l'est pas pour moi :
Qui veut la réserver doit user de la loi ;
Et cette loi, sévère autant qu'inexplicable,
De la mort d'un lapin punit trop le coupable.
Moi, j'aime mieux l'aspect de mes riches hameaux
Que de stériles champs tout couverts d'animaux.

Ils se font des signes d'impatience.

Quant à ces autres droits qui nous ont prouvé comme
Le plus petit seigneur peut opprimer un homme,
Qui font voir à quel point la féodalité
Est d'un poids accablant pour la société,
Par respect pour le roi, la raison, la décence,
Je les ai laissés tous tomber en décadence.

LE DUC, *à la marquise.*

Mais savez-vous qu'il a de très-bonnes raisons!

LA MARQUISE.

Il nous accuse, nous.

LE BARON.

De grâce, finissons.

LE DUC, *à part.*

A nos derniers griefs j'ai peur qu'il ne s'emporte.

Il lit.

« Enfin, Monseigneur, le comte de Grandval n'est plus
« un gentilhomme : c'est un fermier, un manufactu-
« rier, un maître d'école, le jouet et la dupe des intri-
« gans et des fripons.

LE COMTE, *vivement.*

A votre avis j'eus tort d'en agir de la sorte,

Et j'aurais bien mieux fait, en vivant à la cour,
De suivre ainsi que vous tous les travers du jour :
Mais si je m'avisai de vivre en philosophe,
C'est que d'un courtisan je n'ai pas trop l'étoffe.
J'ai par philantropie essayé cent projets :
Défricher un vieux bois, dessécher un marais,
Élever des troupeaux et bâtir des chaumières,
Contenir dans leur lit d'inconstantes rivières,
Tracer, sans la corvée, un superbe chemin,
Reconstruire un château sur un nouveau dessin,
Pour embellir un parc employer la nature,
Et tirer un produit même de sa parure,
Marier la jeunesse, instruire les enfans,
Voir dans ces vils métiers d'utiles passe-temps,
Sont des torts, j'en conviens, si l'on me prouve en somme
Que tout ce que j'ai fait n'est pas d'un gentilhomme.

Ils restent interdits. — D'un ton sévère.

Mais vous devez, je crois, bientôt avoir fini.

LE DUC, *troublé.*

C'est la conclusion que je vous lis ici.
« Ces preuves, Monseigneur, suffisent pour faire con-
« naître à votre excellence que la bizarre conduite
« du comte de Grandval est causée par une aliénation
« mentale....

LE COMTE, *vivement.*

Il se lève furieux. — A part.

C'est assez! — Ai-je pu supporter cet outrage!...
Mais restons calme encore et suspendons l'orage.

Il se rassied, et tombe dans la rêverie.

LA MARQUISE, *à part, au duc.*

Dans son œil enflammé vous voyez son courroux.

LE DUC.

Il veut le réprimer.

LE BARON.

Je le vois comme vous...

LA MARQUISE, *au baron.*

Il semble méditer maintenant sa vengeance.

LE BARON.

Je crains moins son courroux encor que son silence.

LE DUC, *à la marquise.*

Un doux souris renaît sur ses traits altérés.

LE COMTE, *à part, après avoir regardé d'un air imposant tous les parens qui baissent les yeux et paraissent embarrassés.*

D'un seul de mes regards ils semblent atterrés!
Du pouvoir paternel tel est l'auguste empire!

Haut. *Il passe à la place du duc.*

Sur l'accusation je n'ai rien à vous dire :
On ne combat jamais par de bonnes raisons
Des égoïstes froids les viles passions.
J'aime mieux convenir qu'une vieille chimère
A troublé quelque temps la raison qui m'éclaire,
Et que, pour éviter l'atteinte de nos lois,
Il est bien plus prudent de céder tous mes droits.
Déjà pour les céder j'ai donné ma parole :
Vous verrez aujourd'hui qu'elle n'est pas frivole,
Vous verrez que je sais, en n'extravaguant pas,

Avec un courroux concentré.

Honorer les vertus et punir les ingrats.

Il sort.

SCÈNE V.

LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE, *au duc.*

Vous nous avez perdus. Il mêle la menace
A la feinte douceur.

LE DUC.

Eh! calmez-vous, de grâce.

LE BARON.

C'est avoir trop aussi la fureur de parler!

LE DUC.

Il vous eût comme moi forcé de révéler
Le secret. En douceur le malin sait vous prendre...

LA MARQUISE.

Je ne sais plus à quoi nous devons nous attendre.
Qui peut nous protéger? Votre indiscrétion...

LE DUC.

Nous fait marcher plus vite à l'exécution.

LA MARQUISE.

Mais pour nous empêcher de prouver sa folie,
Il verra le ministre...

LE DUC, *en riant.*

Et sa bizarrerie
Nous suffit. Le public, en personne d'esprit,
Juge qu'un homme est fou sitôt qu'on le lui dit.

LA MARQUISE, *avec colère.*

Ah! c'est trop plaisanter, et tant d'impertinence
Devait enfin, Monsieur, lasser ma patience.
Que je fus imprudente, en vous ouvrant mon cœur,
En espérant dans vous trouver un protecteur!
Eh quoi! de mon beau-père on attend une grâce!...
Dans ce moment il songe à punir notre audace;
Dans ce moment il peut, en suivant son courroux,
Nous accabler chez lui des plus sensibles coups;
Il va de son château nous chasser tout à l'heure...
N'importe! si demain j'habite sa demeure,
Et si vous me donnez la lettre de cachet,
Hardiment je suivrai notre premier projet.
Que j'y fasse arrêter cette femme impudente;

De ce séjour au moins je partirai contente,
Pour aller implorer les protecteurs puissans
Contre le fou qui veut ruiner ses enfans.

LE DUC.

Ah! puisque vous doutez qu'il ait de la franchise,
Aux moyens de rigueur sa feinte m'autorise.
Suivez-moi tous les deux dans mon appartement;
A l'intendant du roi j'enverrai promptement
La lettre de cachet... et quant à la requête,
Nous allons la signer. Allons, que l'on s'apprête
A porter un grand coup. Plus de réflexion :

Montrant la marquise.

César l'a décidé, passons le Rubicon.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LA MARQUISE, LE DUC.

LA MARQUISE.

Non, jamais on ne vit pareille étourderie;
Et je dois soupçonner quelque supercherie.

LE DUC.

J'ai vraiment oublié ce maudit papier-là;
Je l'ai perdu peut-être.

LE BARON.

Oui, l'on vous en croira.

LE DUC.

Sur ma foi! je ne sais ce que j'en ai pu faire.
Eh bien! c'est singulier, j'ai de l'ordre en affaire :
Je pourrais vous montrer deux ou trois cents billets,
Des plus tendres aveux monumens très-discrets...

LA MARQUISE.

Votre fatuité...

LE DUC.

Le mot n'est pas aimable,
Mais je dois tout souffrir, car je suis un coupable.

LA MARQUISE.

Je dis la vérité quand on me pousse à bout ;
Et vous êtes, Monsieur, insupportable en tout.

SCÈNE II.

LE BARON, LA MARQUISE, DURAND, LE DUC.

LE DUC.

Mais vers nous, cher Durand, qu'est-ce qui vous amène?
Quoi! de l'émotion?

DURAND.

C'est pis! c'est de la peine.
Depuis près de vingt ans j'habite la maison;
Des jeunes chevaliers j'étais le compagnon ;
Ils m'aimaient tous beaucoup, je les aimais de même.

LE DUC.

Où donc est le malheur? tout le monde vous aime.

DURAND.

Irriter un bon père est un bien grand malheur,
J'en éprouve pour eux la plus vive douleur.
Le comte m'a parlé de certaine requête
Qui prouve clairement qu'il a perdu la tête...
Il en rit comme un fou. Ceux qui ne riront pas
Ce sont ses chers enfans qu'il nomme des ingrats.

LA MARQUISE.

Et que leur fera-t-il?

DURAND.

Quoi! ce qu'il peut leur faire?
Et sa fortune donc?

LA MARQUISE.

Il n'a que cette terre
Dont il détruit le sol pour le rendre meilleur.

DURAND.

Dites que ses travaux ont triplé sa valeur.

LE BARON.

Cela ne se peut pas : quand dans ces entreprises
Un gentilhomme agit, il y fait des sottises :
Chacun a son génie ; et c'est au roturier
Qu'il appartient toujours de faire un tel métier.

LE DUC.

Le baron a raison, à la gastronomie
Il se livre en expert ; et c'est là son génie.

DURAND.

Votre famille a vu mon maître rarement ;
Et personne de vous ne le connaît vraiment.
L'homme que vous jugez sur la seule apparence,
Et, d'après son habit de très-peu d'importance,
Cache sous les dehors de la simplicité
L'esprit et les talens, l'honneur, l'humanité :
Géomètre parfait, mécanicien habile,
Il n'imagine rien qui ne doive être utile ;
Il est considéré de nos premiers savans ;
Et, sachant avec art user de leurs talens,
Il en fait de richesse une source commune,
Et pour faire le bien décuple sa fortune.

LE BARON.

Il est riche à ce point?

DURAND.

Il est plus qu'opulent.

LE BARON.

Ah! si nous avions su...

DURAND.

Vous savez à présent.
Si mon maître a caché son immense richesse,
C'est par égard pour vous; car à votre noblesse
Il a plus d'une fois dérogé, j'en conviens;
Mais sa faute, après tout, vous valait de grands biens;
Et qui ne connaît pas à la cour, à la ville,
Ce banquier si fameux qu'on nomme Desparville?...

LE DUC.

Son prête-nom serait ce Crésus de Paris?

DURAND.

C'est lui. Si vous voulez quelque mille louis,
Un seul mot de Monsieur, et vous allez les prendre.

LE DUC.

A prendre c'est facile...

DURAND.

Et difficile à rendre.

LA MARQUISE, *à part.*

Mon beau-père est vraiment un homme singulier.

LE BARON.

Comment! il est si riche et pas de cuisinier!

LE DUC.

Quoique très-philosophe, il a donc quelque vice?
Et nous pouvons au moins l'accuser d'avarice.

DURAND.

Lui, Monsieur! ah! jamais un cœur plus généreux...

LE DUC.

Mais pourquoi donc tant d'or?

DURAND.

Pour faire des heureux.
Comme il est ennemi de la loi singulière
Qui fait qu'un frère aîné déshérite son frère,
Il veut, sans nuire aux droits de l'aîné cependant,
Que ses enfans soient tous traités également;
Il a, par cet espoir, qui nuit et jour l'anime,
Du fruit de ses travaux formé leur légitime.

LE BARON.

Me voilà ruiné!

LE DUC, *en riant.*

Diable! mon cher baron,
Vous êtes compromis par l'interdiction.

DURAND, *au duc.*

Vous l'êtes bien autant; car cet excellent maître,
Qu'on doit aimer toujours dès qu'on l'a pu connaître,
Me disait, en parlant de vous sérieusement:
« C'est un grand étourdi, mais il n'est pas méchant,
« Il a mangé le bien que lui laissa mon frère;
« Pourtant, s'il veut un jour changer de caractère,
« Je lui fais le cadeau, dès qu'il se mariera,
« Au moins d'un million; sois certain qu'il l'aura. »

LE DUC.

Ah! peste soit de moi! quel jour dois-je me pendre!

LA MARQUISE.

Pour vous désespérer il faut au moins attendre.

DURAND.

J'ignore le projet que Monsieur peut avoir,
Il mande son notaire, et veut que, pour ce soir,
Je lui fasse l'état, avec preuves certaines,
Des effets, des valeurs, des titres des domaines...

LE DUC.

Très-bien, pour se venger il veut nous dire à tous:
« Vous voyez ces grands biens, ils ne sont pas pour vous. »

En riant aux éclats.

Je plains mes créanciers. Mais je me donne au diable
Si ce tour-là n'est pas tout-à-fait admirable.

DURAND.

Vous êtes gai, Monsieur, moi je suis mécontent;
Ce que vous avez fait est vraiment affligeant.
Pour moi que n'aviez-vous un peu de confiance?
Je vous aurais sauvé de cette extravagance.

Il sort.

SCÈNE III.

LE BARON, LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC.

Moi qui m'applaudissais de ma dextérité,
Comme vous, mes amis, je suis déshérité.

LE BARON, *avec humeur.*

Et c'est Madame aussi qui nous servit de guide;
Comme seule héritière une femme est avide.

LA MARQUISE.

Ce reproche, Monsieur, est ici bien placé;
A venir en ces lieux je n'aurais pas pensé,
Si vous ne m'eussiez pas conseillé de le faire.

LE BARON.

N'êtes-vous pas allé vous-même au ministère?

LA MARQUISE.

Qui donc sur le château m'a donné des avis?

LE BARON.

En suivant mes conseils...

LA MARQUISE.

Je les ai trop suivis.

LE BARON.

Moi, je n'ai pas écrit au moins à mes beaux-frères,
Pour les forcer d'entrer dans ces sottes affaires.

LA MARQUISE.

Non, vous avez mieux fait, en venant m'exciter
Contre monsieur le comte.

LE BARON.

A le faire arrêter
Ai-je pensé jamais? Cet homme qu'on vénère,
Cet ami des humains...

LA MARQUISE.

Tout à coup sait vous plaire.
Vous avez tort de faire ainsi l'homme de bien;
Votre déguisement ne peut mener à rien.

LE BARON, *en colère.*

Madame, c'est trop fort!

LE DUC.

Calmez-vous donc, de grâce!

LA MARQUISE.

Je vois votre projet, et vous le dis en face;
Vous voulez près du comte, en m'accusant ainsi,
Faire un jour votre paix, pour m'éloigner d'ici.
Mais...

LE BARON.

Je dirai du moins que vous seule, Madame,
Contre cette étrangère avez tissu la trame...

LA MARQUISE.

Et moi, je puis...

LE DUC.

Allons!

LE BARON.

Oui, c'est à vos beaux yeux
Que le ministre a fait le cadeau précieux
De cet ordre du roi.

LA MARQUISE.

Mais, certaine requête,
A qui la devons-nous? à votre bonne tête.

LE BARON.

Vous nous avez perdus par votre vanité.

LE DUC.

C'est trop de complimens d'un et d'autre côté.
Une injure jamais à rien ne remédie.
J'espère encor, moi : grâce à mon étourderie,
Le comte n'a point vu la lettre de cachet,
Et de tout réparer je conçois le projet.
Pour nous justifier, à l'oncle je vais dire...
Que c'est par amitié qu'on voulait l'interdire.

LA MARQUISE.

Dieu! le comte! évitons de paraître à ses yeux,
Et préparons-nous tous à partir de ces lieux.

Elle sort avec le baron.

LE DUC.

Partez : je reste, moi.

SCÈNE IV.

LE DUC, LE COMTE.

LE DUC.

Comme il a l'air sévère!
A présent qu'on m'a dit qu'il est millionnaire,
Je ne sais pas pourquoi je tremble à son aspect;
Tout jusqu'à son habit m'inspire du respect.

LE COMTE.

Eh bien! mon cher neveu, vous me semblez bien sombre!

LE DUC.

Oui, ma gaîté souvent disparaît comme une ombre.
Je suis bien malheureux d'avoir de la raison.

LE COMTE.

Comment! vous en avez?

LE DUC, *en riant.*

Pas pour un million.
Non, je ne fis jamais de sottise pareille :

En venant en ces lieux, j'ai cru faire merveille;
J'étais ambassadeur... quand Durand, par un mot,
M'a prouvé clairement que je n'étais qu'un sot.
Je dois payer les frais de mon étourderie.

LE COMTE.

Mais vous n'êtes donc plus certain de ma folie?

LE DUC.

Vous, mon oncle, à présent vous êtes un Caton.

LE COMTE.

Ah! j'ai repris mes droits à votre affection?

LE DUC.

De moi moquez-vous bien, oui, vous devez le faire.
Je me pique d'avoir un fort bon caractère :
Je suis vraiment stoïque, et Durand le sait bien;
Quand il nous a parlé de votre immense bien,
J'ai pris comme un héros notre déconfiture.

En riant.

Que n'avez-vous pu voir de chacun la figure!
Le baron grommelait, et, dans son désespoir,
Il perdra l'appétit : point de souper ce soir.
La marquise étouffait son douloureux martyre,
Et moi, du bout des dents je m'efforçais de rire.

LE COMTE.

Mais, pourquoi donc Durand trahit-il mon secret?...
Vu ma position, il n'a pas trop mal fait :
Mes enfans agissaient d'une telle manière,
Qu'ils pouvaient un beau jour faire enlever leur père
Par lettre de cachet.

LE DUC.

Vous ne le croyez pas.
J'aurais su m'opposer à de tels attentats.

LE COMTE.

Lorsque d'en obtenir il vous est si facile...

LE DUC, *à part.*

Comment diable! il saurait...

LE COMTE.

N'est-il pas très-utile,
En venant visiter le cher oncle aujourd'hui,
D'en avoir une au moins pour ceux qui sont chez lui?

LE DUC, *à part.*

Il a donc deviné?...

LE COMTE.

Mais dans un cas semblable,
Il ne faut pas, mon cher, les laisser sur la table.

LE DUC.

En affaire je suis sujet à caution.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Vous connaissez... On vient, c'est madame Dormon...
Non, c'est d'elle plutôt que vous devez la prendre.

SCÈNE V.

LE DUC, LE COMTE, MADAME DORMON.

LE COMTE, *à madame Dormon.*

Remerciez Monsieur de cet intérêt tendre
Qu'il veut vous témoigner ainsi qu'à votre fils,
En vous faisant tous deux enfermer à Paris.

MADAME DORMON.

Qu'avais-je fait, Monsieur, pour subir cette peine?

LE DUC.

Vous ne m'avez rien fait, il faut que j'en convienne;
C'est depuis quinze jours que je sais tout au plus
Que vous embellissez le château d'un reclus.

Au comte.

Pour obliger vos fils on demande la lettre,
Et quelque temps après on vient me la remettre.

Tout cela s'est passé sans malice et sans art :
Surtout très-poliment et d'une et d'autre part :
On n'a mis à l'avoir presque point d'importance ;
Je la perds, et voilà comme on agit en France.

LE COMTE.

Peut-on être plus fou !

LE DUC.

Je parle sensément,
Et je vous prouverai, mon oncle, en ce moment,
Que si certain banquier de notre grande ville,
Que vous connaissez bien, qu'on nomme *Desparville*,
Voulait faire enfermer gendre, fille et neveu,
Je crois qu'il le pourrait s'il finançait un peu.

LE COMTE.

Il a quelque raison pourtant dans son délire.

MADADE DORMON.

D'après tout ce qu'ici je viens d'entendre dire,
Vous renoncez, j'espère, à vos projets sur moi :
Je vous remets la lettre, et sans aucun effroi.

LE DUC.

Vous savez si j'avais dessein d'en faire usage ?
Mais, en la déchirant je vous rends un hommage ;
Et c'est un holocauste...

LE COMTE.

Oui, peut-être à mon bien.

LE DUC, *en riant.*

Je n'ose l'avouer ; mais cela se peut bien.

SCÈNE VI.

UN DOMESTIQUE, MADAME DORMON, LE COMTE, LE DUC.

LE DOMESTIQUE.

Vous êtes demandé, Monsieur, par le notaire.

LE COMTE.

J'y cours, et je reviens bientôt pour notre affaire.
Je vais vous envoyer ma fille et le baron.

SCÈNE VII.

LE DUC, Mme DORMON, UN DOMESTIQUE.

LE DUC.

Que diable leur veut-il? et pour quelle raison...

MADAME DORMON.

J'ignore son projet.

LE DUC.

S'il tient à sa parole,
Il va donc leur céder... cette espérance est folle.

MADAME DORMON.

Il vous pardonnera, je l'espère du moins.

LE DUC.

Quoi! pour nous obliger, vous promettez vos soins?

MADAME DORMON.

Oui, je veux ramener la paix dans la famille.

LE DUC, *avec enthousiasme.*

C'est un ange, vraiment!... Lorsque la belle-fille
Et les autres parens, guidés par l'intérêt,
Conspiraient contre vous dans le plus grand secret,
Vous voulez, oubliant leur coupable injustice,
Vous venger de leurs coups en leur rendant service!...
Ce trait fait naître en moi les transports les plus doux;
Et j'irais, si j'étais bien moins connu de vous,
Brûler tous les billets de nos femmes coquettes,
Pour porter à vos pieds mon mérite et mes dettes.

MADAME DORMON, *en riant.*

Je connais tout le prix, Monsieur, d'un tel présent:
Je veux m'en rendre digne, et c'est en refusant.

SCENE VIII.

MADAME DORMON, LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON.

LE DUC.

La marquise revient. Qu'est-ce donc qui l'occupe?

Le baron entre après la marquise.

Et l'autre! N'ont-ils pas des visages de dupe?

A la marquise.

Vous m'aviez dit, je crois, que vous vouliez partir?

LA MARQUISE.

C'est le comte en ces lieux qui nous fait revenir.

LE DUC.

Et savez-vous qu'il vient de mander son notaire?

LE BARON.

C'est ce que l'on m'a dit.

LE DUC.

C'est une bonne affaire.

Quoiqu'il soit dans le fond très-mécontent de nous,
Vous pouvez espérer d'apaiser son courroux.

Montrant madame Dormon.

Cette dame a sur lui la plus grande puissance;
En lui montrant, Marquise, un peu de bienveillance,
Elle peut...

LA MARQUISE.

Vous croyez que l'on s'abaissera...?

LE DUC.

Ah! l'on peut sur ce point agir comme on voudra.

SCÈNE IX.

Mme DORMON, LE BARON, LE DUC, LA MARQUISE, DURAND.

DURAND.

Je vois avec plaisir la famille assemblée.

LE DUC.

Par mon oncle, Durand, elle est donc appelée ?

DURAND.

Eh ! mais sans doute, il veut terminer avec vous.

LE DUC, *à la marquise et au baron.*

Oui, très-bien avec lui je vous ai remis tous.

MADAME DORMON, *à Durand.*

Mais pourquoi donc aussi m'a-t-il dit de l'attendre?
Près de mon fils j'aurais préféré de me rendre.

DURAND, *arrangeant la table et les fauteuils.*

Il vous l'amènera. — Cette table est bien là ;
Et puis notre notaire ici se placera.

Il met un grand volume sur la table.

Voilà ce portefeuille où sont tant de richesses.
Titres, contrats, valeurs de toutes les espèces
Sont ici renfermés.

LE DUC.

Ah ! puissé-je, à mon tour,
Avoir de tels captifs ! ils reverraient le jour.
Mais le comte paraît; ah, diable! il faut se taire.
Qu'un oncle est imposant, assisté d'un notaire !

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE DUC, Mme DORMON, LE BARON, LE COMTE, ÉDOUARD, DURAND, LE NOTAIRE.

LE COMTE.

Ah ! bon. Selon mes vœux vous voilà réunis ;
Et nous allons bientôt terminer entre amis.
Que n'ai-je près de moi mes deux fils et ma fille!
Ce serait au complet un conseil de famille.

LE DUC.

Madame peut agir en toute occasion,
Car ils ont envoyé leur procuration.

LE COMTE, *fait un mouvement.*

On les a donc trompés !

LE DUC.

Nous nous trompions nous-même,
En vous croyant, mon oncle, en un danger extrême.

Le comte devient rêveur.

MADAME DORMON.

Ne vous affligez pas.

LE COMTE, *en soupirant.*

Allons, n'y pensons plus.
Écartons loin de nous ces regrets superflus.

Montrant un fauteuil à la marquise.

Asseyez-vous ici, madame la marquise.

LA MARQUISE, *en s'asseyant.*

Monsieur, je dois céder...

LE COMTE, *amèrement.*

En fille bien soumise.

A madame Dormon. *A Édouard.*

Et vous tout près de moi. — Toi, là, mon Édouard.

ÉDOUARD.

Au conseil de famille, ah! je vais prendre part!
Que je suis donc content!

LE COMTE.

Allons, songe à te taire.

Il fait asseoir tout le monde.

LA MARQUISE, *au duc.*

Cette femme avec nous!

LE BARON, *à la marquise.*

Cela cache un mystère.

LE DUC, *bas à la marquise.*

Je crois qu'elle est sa femme.

LE BARON.

Oui, cela se peut bien.

LE COMTE.

Comme je l'ai promis, je vais donner mon bien.
Pour vous calmer, j'ai pris ce moyen convenable.
Je l'avouerai, je fus un peu déraisonnable;
Et quoique ma folie ait enrichi les miens,
Ceux mêmes qui m'avaient préparé des liens,
Je n'en croirai pas moins qu'il est de la prudence
De céder tous mes droits sur cette résidence :
Et, par un bon contrat, je viens d'en faire don
A l'enfant qui sera l'aîné de ma maison.
Sa mère, au même instant, comme tutrice et mère,
Va signer ce contrat fait par-devant notaire.

LE DUC, *à la marquise.*

Que vous avais-je dit? le bon oncle est charmant!

LA MARQUISE, *se levant.*

Ah! permettez, Monsieur, qu'un cœur reconnaissant...

LE COMTE.

Non, de ce sentiment très-fort je vous dispense.

LA MARQUISE, *embarrassée.*

Mais votre belle-fille....

LE COMTE, *regardant madame Dormon.*

Elle est en ma présence.

MADAME DORMON, *troublée.*

Eh quoi! voudrait-il donc?...

LA MARQUISE, *toujours embarrassée.*

Mon fils pourra du moins...

LE COMTE.

Il doit vous ressembler, je le laisse à vos soins.

LA MARQUISE.

Mais je ne comprends pas...

LE COMTE, *se levant vivement.*

Allons, plus de méprise.

Montrant Édouard et madame Dormon.

Voilà mon petit-fils, et sa mère est marquise!

MADAME DORMON, *voulant se jeter aux genoux du comte.*

Mon père!

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Calmez-vous!

ÉDOUARD, *vivement.*

Quoi! je suis...?

LE COMTE.

Allons, paix!

LA MARQUISE.

Vous voudrez bien, Monsieur, nous prouver de tels faits!

LE COMTE.

Le premier de mes fils mourut en Angleterre;
Il y laissa sa veuve, et sa veuve était mère :
L'acte du mariage, en secret célébré,
Par notre ambassadeur est dûment avéré.

DURAND.

Tout est en bonne forme.

LA MARQUISE, *étouffant sa colère.*

Il sera nécessaire
De le prouver encore à mes hommes d'affaire.
Ce secret d'un hymen si long-temps inconnu
Devant les tribunaux doit être reconnu.

LE COMTE.

Quoi! vous osez parler de tribunaux, Madame!
Vous qui n'avez pas craint, par un projet infâme,
De tromper mes enfans sur leur premier devoir!
Par des séductions d'égarer le pouvoir
Et d'obtenir de lui, par un acte arbitraire,

Le droit de me ravir cet enfant et sa mère !
Oui, nous comparaîtrons tous deux aux tribunaux,
En présence des lois, et devant mes égaux :
On saura contre moi tout ce que put l'intrigue;
De coupables enfans on y verra la brigue;
On verra l'impudence et la cupidité
Calomnier les mœurs d'un père respecté.
Je vous y montrerai, jusques en ma présence,
Venant insolemment m'accuser de démence!...
Ingrats ! avez-vous pu concevoir un instant
Qu'un père devant vous allait être tremblant!
Et m'avez-vous pu croire, enfin, assez stupide
Pour ne pas déjouer votre espérance avide?
Si j'ai feint devant vous de céder à vos vœux,
C'était afin, méchans, de vous en punir mieux.
Quand même le succès eût suivi votre injure,
Croyez-vous que j'aurais succombé sans murmure!
Non, j'aurais eu pour moi d'éloquens défenseurs,
Leur plume aurait flétri mes calomniateurs:
Dans l'armée, au conseil, à la cour, à la ville,
J'aurais eu des appuis, j'en aurais trouvé mille :
Du pouvoir paternel tout homme revêtu
N'aurait pu voir un père à vos pieds abattu.
Oui, la nation même eût dicté la sentence,
Et son mépris pour vous eût été sa vengeance;
Je serai moins clément; je connais mon devoir :
Sortez, délivrez-moi de l'horreur de vous voir!

Les parens font un mouvement pour sortir.

MADAME DORMON, *aux parens.*

Ne sortez pas. Monsieur, écoutez-moi de grâce!
Du plus juste courroux suspendez la menace.
Est-ce donc au moment où vous comblez mes vœux,
Où par votre bonté je vois mon fils heureux,

Que vous ne craignez pas d'empoisonner ma joie?
Ah! que votre clémence envers eux se déploie!
Maintenant que par vous mon sort est reconnu,
Que je reprends un nom par les lois obtenu,
Que chacun de vos fils est devenu mon frère,
Leur sœur doit devenir leur appui tutélaire;
Et vous accorderez à leur soumission
Un regard paternel et l'espoir d'un pardon.

LE COMTE, *avec un courroux mêlé d'attendrissement.*

Un regard paternel! Le pourrai-je, Madame?
Et ne suis-je donc pas un fou pour cette femme?

LE DUC, *en suppliant.*

Mon oncle!

ÉDOUARD.

Mon ami!

LE COMTE.

Ce cruel souvenir....

MADAME DORMON.

Qui demande un pardon connaît le repentir.

LE COMTE, *d'un ton imposant.*

Vous avez justement provoqué ma colère;
Vous avez outragé la majesté d'un père:

Il les regarde avec la plus noble dignité.

Devant elle courbez vos fronts humiliés!

MADAME DORMON.

Ils vont lui rendre hommage en tombant à vos pieds.

Madame Dormon se jette à genoux, et tous l'imitent.

Vous voyez vos enfans!

LE COMTE.

Relevez-vous, ma fille;

En faisant signe aux autres de se relever.

Je pourrai pardonner un jour à ma famille.

A Édouard.

En te donnant mon nom, souviens-toi, mon enfant,
Que ce n'est qu'au hasard que nous devons un rang;
Qu'un grand nom sans vertu n'est qu'un titre futile;
Qu'un gentilhomme enfin doit être un homme utile.

FIN.

nera-t-on bientôt la ciguë? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Jansénistes, molinistes, cafés, bord..., tout se déchaîne contre les philosophes; et les pauvres diables sont désunis, dispersés, timides. En Angleterre, ils sont unis, et ils subjuguent.

Je viens de recevoir le *Discours* de Le Franc de Pompignan et les *Quand*. Il me prend envie de les avoir faits. Ce discours est bien indécent, bien révoltant; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je méprise les hypo-

poser à ce mouvem
plutôt en démon in

On proteste au d
flée, on mettra tou
responsable devant

Au reste faudra-
qualité de compagn
jouissent seuls de l
et qu'il ne puisse en
de la reconnaissanc

